F. DENIS

LE BRAHME VOYAGEUR

F D

Le subtil filou, né à Valence (en Espagne), qui, en 1837 ne s'est pas contenté de me ravir l'honneur d'être le véritable auteur de mon petit livre intitulé: le Brahme Voyageur que venait de couronner l'Académie française a été assez audacieux par une imitation souverainement maladroite des artistes habiles, qui avaient bien voulu l'illustrer MM. Tony Johannot, Achille Deveria et Ch. Arsenne: il leur a dérobé leurs charmantes compositions. Voyez, si cela pouvait avoir quelque intérêt, le petit volume imprimé en Espagnol et intitulé faussement Los Viages de un Bragma. La Sabiduria popular de todas las Naciones, qui a remporté un prix à l'Académie française.

cette audacieuse contrefaçon se termine par cet abominable aveu: Novelas publicadas en este mismo tamaño.

l'exemplaire de ce faussaire ne contient que deux figures.

Ferdinand Denis

l'impudence des faussaires ne peut pas aller plus loin.

LE BRAHME VOYAGEUR.

ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, 16.



LE

BRAHME VOYAGEUR,

OU

LA SAGESSE POPULAIRE

DE TOUTES LES NATIONS;

PRÉCÉDÉ

D'un Essai sur la philosophie de Sancho.

PAR FERDINAND DENIS.

A bon entendeur salut.

A LA LIBRAIRIE D'ABEL LEDOUX,
95, rue Richelieu.

PARIS. M DCCC XXXIV.

LES PROVERBES,

Essai

SUR LA PHILOSOPHIE DE SANCHO (1).

Sancho dit quelque part : « Il n'y a que deux familles, ceux qui ont et ceux qui n'ont pas ; » il ajoute, le pauvre homme, avec sa fine naïveté : « Ma grand'mère aimait beaucoup la famille de ceux qui ont, et je suis de son avis. » Il y a tant de gens de cette opinion, qu'à bien examiner l'histoire, voire même la politique, tout roule sur l'avis de Sancho ; c'est la grande question qui agite la société ; elle en parle aux siècles passés, elle en parle à l'âge présent, elle en parle même à Dieu, et tout cela dans

(1) Cet essai sur les proverbes a paru dans le tome 43e de la *Revue de Paris*.

une litanie séculaire de proverbes, sans commencement ni fin.

C'est un murmure perpétuel qui fait le tour du monde; et de ce bourdonnement confus, psalmodie de tous les peuples, vous entendez s'élever des voies moqueuses ou lugubres, des chants joyeux, des gémissemens amers, des *à parte* de honteux égoïsme, des cris de détresse; puis tout à coup un mot consolant, une parole sublime, si bien, à mon avis, et probablement selon l'avis de Sancho, que l'on a mal défini les proverbes en les appelant la sagesse des nations: c'est tout simplement la voix vivante de l'humanité, de cette humanité qui parle, pleure ou rit toujours, et qui ne se taira jamais.

Quand donc sont nés les proverbes? Quand l'homme a commencé à envier et à souffrir, quand il a osé surtout se consoler de sa misère en riant de celui qui l'opprimait. Mais comme en toutes les choses où se trouve mêlée l'humanité il y a le côté sublime à côté du grotes-

que, la parole véhémente et qui fait marcher les siècles, à côté du rire naïf, ou de la raillerie sanglante et moqueuse qui flétrit les hommes, on rencontre dans cette philosophie vulgaire des adages, quelques pensées sublimes, qui se déguisent en proverbes, comme la véritable sagesse se déguise sous les traits de Sancho.

Si bien, qu'on peut trouver toutes choses dans ces courtes sentences que les peuples se soufflent les uns aux autres, qu'ils se transmettent de siècle en siècle, qu'ils se crient dans leurs douleurs, qu'ils se chantent dans leurs joies. Il y a peut-être maintenant tel proverbe en circulation habituelle de l'Inde à l'Allemagne, qu'on pourrait regarder même comme antédiluvien, et qui nous dit la sagesse d'Énoch; comme les mastodontes de Cuvier nous disent l'histoire naturelle de Mathusalem et de Noé.

Voyez : ce que je viens de dire n'est déjà qu'un proverbe; c'est un proverbe de Lao-tseu, ce philosophe chinois, qui contient, à ce

que l'on assure, la plupart des idées de Platon, et dont force a été à Platon de se passer, puisque probablement de son temps on n'avait pas encore traduit le *Tao*.

« L'homme est un enfant né à minuit; quand il voit le soleil, il croit qu'hier n'a jamais existé. »

Pauvre Sancho : tu ne pouvais guère te douter, fût-ce même au milieu des grandeurs de l'île de Barataria, que pour la plus grande édification du genre humain, ta sagesse serait un jour rapprochée de celle de Lao-tseu et de Platon; toi qui ne sais pas lire et qui débites de si excellens proverbes, toi qui faisais rire un roi qui ne riait guère qu'en entendant tes joyeux démêlés avec ton bon maître. Mais dans les proverbes il y a, je l'ai dit, le sublime et le grotesque, le plaisant et le grave, et je suis naturellement porté aujourd'hui à voir ce dernier côté. C'est si bien le côté que j'ai vu dans les proverbes, que j'y trouve la poésie primitive, la psychologie et la physiologie des pre-

miers âges, toutes les grandes questions historiques, la philosophie éclectique surtout et qui ne conclut pas, car l'homme ne conclut jamais. J'y vois bien plus encore que tout cela; j'y vois la question du progrès et cela dans un proverbe basque, et nulle autre part, car pour un proverbe progressif il y en a mille de rétrogrades : mais enfin la langue *escuara* le dit : « Quitte le bon pour le meilleur. »

Certes je n'ai point la prétention d'être le premier qui se soit occupé des grands enseignemens contenus dans la parole vivante du genre humain. Depuis Aristote jusqu'à Nodier (1), le mérite des proverbes a été bien des fois discuté, énuméré et même combattu. Savez-vous ce qu'en dit Vico, qu'on ne peut maintenant décemment se passer de citer? le créateur de la science nouvelle y voit les débris de la sagesse passée, et, je crois, les moyens

(1) Au rapport de Synesius, Aristote avait formé un recueil de proverbes. Voyez aussi les « Mélanges tirés d'une petite bibliothèque. »

d'en édifier les philosophies à venir. Tel qui a créé, il y a trois mille ans, un proverbe, a été dans son genre un grand homme, et a peut-être découvert une grande loi de l'organisation sociale; car, comme le dit fort bien Niebuhr, mais je ne puis m'assurer en ce moment si c'est à propos des proverbes, « telle idée qui dans un temps suffit pour faire juger de la profondeur de celui qui l'a conçue est aujourd'hui à la disposition de tout le monde. »

Il faut bien que l'on me pardonne de mêler tous ces grands noms vénérés de la science à la sagesse ignorante du bon Sancho Pança, puisque les proverbes ne sont eux-mêmes que des reflets plus ou moins effacés de la sagesse scientifique de toute l'antiquité hindoue, pélasge, étrusque, chinoise et romaine; il y a tel proverbe grotesque dont on serait tout surpris de savoir l'origine, qu'on répétait dans la bonne compagnie de Rome, et qui court les rues de Madrid ou de Paris: Caton s'est amusé à faire des proverbes, et Sancho les a répétés.

O Sancho! sagesse populaire, sagesse vivante, miroir grotesque de la société, où l'homme est forcé de se regarder et de reconnaître au moins un de ses côtés, le côté qui fait rire, le côté qui instruit gaiement, c'est toi qui as dit pour l'instruction des gouvernans et des gouvernés :

« Il ne faut qu'avoir du miel, les mouches y viennent bientôt. »

« Les sottises du riche sont des sentences. »

« La roue de la Fortune tourne encore plus vite que celle du moulin. »

Tu ne te doutais certainement pas que tu n'étais que l'écho du vieux Romain, quand dans la Sierra déserte tu t'écriais piteusement et en songeant aux noces de Gamache : « Ventre affamé n'a pas d'oreilles. »

Oh! c'est un horrible proverbe que ce proverbe-là, et il est capable, Sancho, de faire oublier toute ta joyeuse humeur; car cette voix sinistre partie de Rome semble n'avoir ému les riches de nulle nation. Si cela était autrement,

on n'aurait pas inventé : « C'est un long jour qu'un jour sans pain. » Ne vous semble-t-il pas entendre un cri de détresse, un long cri de la pauvreté qui supplie avec une effrayante énergie qu'on s'occupe d'elle, qu'elle a besoin d'être rassasiée ?

Hélas ! oui, c'est la pauvreté qui a inventé la plupart des proverbes, et je vous assure qu'elle en a créé de plus touchans dans leur religieuse simplicité, que les élégies les plus *rêvées*, comme on disait il y a quelque temps. C'est elle qui a dit :

« Les petits oiseaux des champs ont le bon Dieu pour maître-d'hôtel. »

Et elle s'est rencontrée avec le génie de Racine. C'est elle qui a répété avec le proverbe russe : « Dieu sèchera ce qu'il a mouillé. »

Quelle autre que la pauvreté aurait pu parler à un âne, au grison de Sancho peut-être, et trouver dans sa misère quelque espoir d'être consolé ?

« Ne meurs pas, ô mon âne, le printemps viendra, et avec lui croîtra le trèfle. »

Si, pour découvrir la sagesse des nations, vous aviez lu comme moi Vichnou Sarma l'indien, Érasme, Gruter et son *Florilegium*, Erpenius et Scaliger, Cornazzano l'italien subtil, et le grand conservateur des proverbes espagnols, Hernand Nunez, surnommé *el Commentador Griego*; si vous aviez lu encore Oudin le compilateur; Delicado, Bellingen, les illustres proverbes nouveaux; Tuet et ses *Matinées Sénonaises*; mieux que tout cela, le *Dictionnaire des Proverbes* de la Mézangère, la grande histoire de Mery, et Oienhart, qui contient les proverbes basques que débitait le père du genre humain, vous auriez découvert bien d'autres de ces adages qui font presque pleurer, et que j'appelle, moi, les larmes de l'humanité.

Une chose vous aurait frappé aussi, c'est comme les hommes de la Laponie au Bengale, de l'Italie à la Chine, et de la Chine à la Russie,

se sont entendus pour se plaindre des mêmes misères. C'est un concert non interrompu de douloureuses confidences de nations à nations, et cette douleur paraît si naturelle dans son expression, elle est si bien dans l'essence de l'homme, qu'on pourrait l'appeler, je crois, la poésie primitive des proverbes. Il est bien vieux le vieux mot des Espagnols :

« Dès que je naquis, je pleurai, et chaque jour me dit pourquoi. »

J'ai prononcé le mot poésie : oui certes il y a de la poésie dans les proverbes, et plus que dans bien des odes prétendues inspirées. Les sauvages des grandes forêts américaines, ceux des steppes de l'Asie, et jusqu'aux nègres, m'en donneraient mille preuves, si je le voulais; les sauvages qui n'ont quelquefois d'autre littérature et d'autre code que les proverbes.

Écoutez les bons Ghiolofs, que nous sommes allés tourmenter jusque dans les plaines embrasées du Sénégal. Ils disent, et cela s'adresse, n'en doutez pas, à la destinée fatale qui

semble pousser aveuglément chez eux les grands *civilisateurs* du monde connu et inconnu :

« Se mettre devant le soleil ne l'empêche pas de continuer sa route. »

« Rien ne peut suffire à l'homme que ce qu'il n'a pas. »

Ils se consolent, dit-on, avec ces deux proverbes :

« Couvrir l'ombre de sable ne l'empêche pas de fuir. »

« L'éléphant ne peut rien faire au tamarinier, si ce n'est de le secouer. »

Oui, mais quelquefois il le déracine, pauvres Ghiolofs !.... Voyez maintenant, nous voulons que les Sénégalais oublient leurs proverbes si poétiques, et nous souhaitons qu'ils apprennent à lire dans la *Croix-Dieu* ! Heureusement, je crois, qu'ils ont le bon sens de l'enfant de Diderot, qui ne voulut jamais apprendre à dire *B*, parce qu'il ne voulait pas être contraint à dire *C*, puis toutes les lettres de

l'alphabet, chose utile, mais ennuyeuse, comme tout le monde sait, et dont à la rigueur sait se passer un peuple poétique, un peuple pouvant dire comme Montaigne : « Je ne pense pas que le bon rhythme fasse la bonne poésie; la bonne, la divine, la suprême est au-dessus des règles. » Voyez, sont-ce les règles de la philosophie scolastique et de la poésie des colléges qui ont inspiré au Bas-Breton du Finistère ce proverbe déjà si connu :

« O mon Dieu! secourez-moi dans le passage de *Bass*, ma barque est si petite et la mer si grande! »

La poésie de la mer, cette poésie que tous les préceptes des Vida et des Boileau n'auraient jamais fait deviner à Lamartine, n'est-elle pas dans cet autre adage :

« Si tu veux apprendre à prier, vas sur la mer! »

C'est une poésie qu'ils comprennent bien, ces vieux Bretons, qui représente maintenant notre race primitive. C'est ce qu'ils compren-

nent admirablement, quand ils refusent de labourer, et qu'ils s'écrient : « La terre est trop vieille pour être généreuse ; « il faut l'air de la mer, il faut les combats aux pêcheurs de l'île de Rudy, car ils sont comme les Gaulois «tout couronnés de gloire. »

Puisque nous avons parlé de la poésie des proverbes, il est convenable de caractériser leur style; *le style c'est l'homme*, le style c'est le proverbe. Oui, certainement, les proverbes ont un style à part, le plus varié, le plus élaboré que je connaisse. Le grand Vico est persuadé que ces maximes de la sagesse vulgaire sont entendues dans le même sens par toutes les nations anciennes et modernes, mais qu'elles ont suivi dans l'expression seule la diversité des manières de voir. Voulez-vous avoir une preuve immédiate de la vérité de cette pensée, un proverbe bien connu vous la fournira. Les Français disent : « Qui se fait mouton le loup le mange, » et l'Espagnol : « Faites-vous miel, les mouches vous mangeront, » ce qui, aux

yeux des gens de sens, sera éternellement un vérité de la même portée. Le spirituel Charles Nodier, qui sait tant de choses, et qui est même initié aux secrets les plus cachés de la philosophie proverbiale, Charles Nodier y trouve tout révélés certains arcanes de la construction des langues qu'ont scrutés laborieusement les savans de tous les pays; c'est là qu'il faut étudier (et dans ces sortes de matières, je ne connais pas un homme qui ait plus continuellement raison que Nodier), c'est là qu'il faut étudier la partie des langues qui échappe aux règles des grammairiens. « C'est dans ces idiotismes populaires, expression intime de l'esprit d'un peuple, qu'il faut chercher les tours propres et les véritables idiologies de son langage. Originalité d'images, hardiesse de figures, étrangeté d'inversions, exemples singuliers d'ellipse et de néologisme, recherche piquante d'euphonie, tout y frappe l'attention du grammairien philosophe. » Vous le voyez bien, voilà le secret de Nodier découvert, ce sont les proverbes

qui ont formé en lui ce style si curieusement travaillé, sans que l'inspiration en soit un moment ralentie, ce style aux saillies brillantes, inattendues, que la science la plus variée n'a jamais comprimées un instant. On trouve tout dans les proverbes, mais personne malheureusement n'y a dérobé le style de Nodier.

Une chose frappera tout le monde dans le style des proverbes, c'est combien la rime a été fatale à leur sagesse : elle l'a été presque autant qu'à de certaines poésies! Que de préjugés viennent tout simplement d'une consonnance hasardée; harmonie grossière à laquelle ne sait pas toujours résister un vulgaire bon sens!

Cependant, si ce sont les philosophes qui inventent les proverbes, c'est le peuple qui les formule; si un proverbe est réellement bon dans son essence primitive, s'il doit réellement servir à l'instruction ou au plaisir du peuple, le peuple, avec son admirable énergie de style,

lui imprimera une forme sous laquelle il entrera dans la circulation générale.

Qu'on ne s'étonne pas de trouver certains lieux communs de pensée et même de style, dans quelques proverbes remplis du reste d'une excellente philosophie; c'est qu'il y a de certaines choses toutes simples, que l'homme croit ne pouvoir jamais trop se répéter à lui-même : « Nul si grand jour qui ne vient à vespre. »

C'est, je crois, Pascal qui a dit : « Si belle qu'ait été la comédie, la fin est toujours sanglante. »

Essayons de caractériser le style des proverbes chez les diverses nations.

Il y a des proverbes qu'on serait tenté d'appeler *proverbes épiques*, ce sont ceux de l'Orient, proverbes aux formes élevées, aux poétiques métaphores : les livres saints en contiennent un grand nombre, qui, sous les noms de Job et de Salomon, instruisent encore l'Occident. Les proverbes indiens, les proverbes hel-

léniques tiennent à l'essence primitive de la philosophie [1], comme certaines formules rhythmiques de l'*Iliade* et du *Ramayana* tiennent à l'essence primitive de la poésie. Du reste,

(1) Peut-être ne sera-t-on pas fâché de savoir que les plus anciens proverbes connus sont probablement hindous, et qu'ils se trouvent dans le *Pantcha-Trantra*, ou les Cinq Ruses du brame Vichnou Sarma, que nous avons appelé Pilpay ou Bidpay. Le *Pantcha-Trantra* lui-même n'est qu'une paraphrase de l'*Hitopadèsa* (l'instruction familière). Ces deux livres d'apologues ont, comme l'a fort bien prouvé le savant M. de Sacy, la plus grande analogie avec le livre arabe intitulé Calila et Dimna, d'où nous viennent les types primitifs d'une foule de fables et de proverbes. On sait depuis fort peu de temps, et je doute même que ce fait soit connu de nos savans, qu'Alphonse-le-Sage avait fait faire une traduction espagnole du Calila, antérieurement à celle sur laquelle Jean de Capoue fit sa version latine dans le treizième siècle. L'*Hitopadèsa*, cette source primitive de sentences, jouit d'une immense célébrité au Bengale. Il a été traduit du sanscrit en anglais par Ch. Wilkins, et publié à Bath en 1787. Les amateurs d'apologues peuvent lire une partie de ce recueil dans W. Jones. Il eût été à désirer, pour l'histoire complète des proverbes, que l'abbé

et que personne n'en soit surpris, beaucoup de proverbes modernes ont leur origine dans ces grandes épopées, sources inépuisables de poésie, codes uniques, à une certaine époque, de la science et de la philosophie.

Dubois, auquel on doit des travaux si précieux sur l'Inde, nous eût donné quelques détails sur le type primitif du *Pantcha-Trantra*, qu'il a traduit en français. Quelques critiques ont regardé la seconde partie de cet ouvrage comme ayant été inventée à plaisir par le père Beschie, et le savant missionnaire repousse cette assertion. Je m'étais facilement rangé à son opinion; il paraît cependant, d'après les derniers travaux des Anglais, que l'histoire du Gourou Paramarta et de ses disciples est un conte européen assez ingénieusement inventé pour tourner en ridicule certains usages des Brahmes. Cela, toutefois, ne peut diminuer en rien l'importance philosophique et littéraire de la première partie. Du reste, nous avons quelques proverbes outre ceux de Salomon, qu'on pourrait chronologiquement opposer à ceux des Indiens. « Connais-toi toi-même » était inscrit en lettres d'or sur l'autel du temple d'Apollon; et le fameux « Rien de trop » jouissait de la même prérogative. « Il est plus heureux que sage » date des premiers temps d'Athènes. L'antithèse de la poutre et du fétu se trouve dans saint Mathieu et

Si le style des proverbes orientaux est riche d'images, ingénieux dans ses comparaisons, et à vrai dire, le style est une partie sérieuse, une qualité réelle des proverbes, celui des axiomes grecs est ordinairement pur et sévère. Il y a en eux comme un retentissement des paroles de Lycurgue et de Solon.

Les Grecs ont donné leur poésie, leur architecture et leurs proverbes aux Latins.

Parler du style des proverbes chinois est chose hasardée; mais autant qu'on en saurait juger à travers les traductions de Gonçalvez,

dans saint Luc. S'il était permis d'apprendre quelque chose aux parémiographes qui ont dans leur mémoire la sagesse, et par conséquent la science de tous les peuples, je leur indiquerais quelques sources qu'ils semblent ne jamais consulter, telles que Roebuck pour l'Asie, Burckhard pour l'Égypte, Heckewelder pour l'Amérique du Nord, et Kingsborough pour le Mexique. Ce qu'il y a de fort curieux, c'est que Burckhard, dans son recueil, prétend retrouver les idées antiques des Égyptiens à l'aide des proverbes, et révéler ainsi une partie des merveilles que promet la lecture des hiéroglyphes.

de Wilson et de Premare, ce style est ingénieux et original, il joint à des formes concises une minutieuse variété d'images; travail subtil d'esprits réfléchis.

Quant à nous, pauvres descendans de peuples barbares, notre sagesse proverbiale vient en partie de ces grandes sources de sagesse pratique et populaire, et quelquefois nous avons reçu les dictons de l'antiquité avec le style qui les caractérisait. Au moyen âge, Salomon était dans toutes les mémoires, et on n'osait point l'altérer. Dès le treizième siècle, la philosophie proverbiale de Bidpay ou du Calila nous avait été transmise par des moines voyageurs : qui nous dit que Rubruquis, Marco Polo et Ascelini, ne nous avaient pas apporté avec la boussole les proverbes de Meng-tseu et de Kong-fu-tseu. Lisez Erasme et Gruter, reconnaissez dans leur vaste collection de proverbes les adages grecs que citait Socrate, et qu'a recueillis Platon. M. Michelet cite des proverbes du Latium, grossiers comme les murs cyclopéens, mais ils

se polissent avec Horace, et nous savons ce qu'en fait Boileau.

Composé de tant de peuples étrangers, mélange de tant de nations barbares, la grande famille européenne a néanmoins dans ses proverbes quelques formes caractéristiques de style, et, s'il faut l'avouer, c'est maintenant presque l'unique différence qu'on puisse trouver dans un fond de philosophie populaire, devenu commun à tous.

Les Italiens s'y montrent rusés, gracieux et moqueurs; les Anglais graves et rieurs par boutades; les Flamands ivrognes et gens connaissant le bonheur du chez-soi; les Russes y sont brillans comme la poésie slave; les Polonais nobles comme eux-mêmes; les Français naïfs et goguenards, malins et philosophes insoucians; mais c'est aux Espagnols qu'appartient le véritable style des proverbes : on sent que le proverbe, chez eux, convient à l'hidalgo hautain, comme à l'Asturien grossier. Le castillan sonore poétise par son accent jusqu'au

plus vulgaire lieu commun. Dans cette langue, les formes brusques et coupées du style proverbial moderne semblent innées. C'est tour à tour une imprécation terrible, un court dialogue, une vive repartie, dans laquelle on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'esprit ou de la naïveté, c'est Sancho (1).

(1) Un homme, du reste, dont la science est devenue proverbiale, n'a pas hésité à accorder aux Espagnols la prééminence sur toutes les autres nations en fait de proverbes. Saumaise a dit : *Inter Europæos Hispani in his excellunt, Itali vix cedunt, Galli proximo sequuntur intervallo.* On est tenté de penser que c'est dans la Péninsule qu'a dû se formuler surtout cette philosophie vulgaire des proverbes, qui a tant emprunté à l'antiquité. En effet, au moyen âge, Juifs et Maures semblaient, bien qu'ennemis par la religion, chercher avec une égale ardeur les débris de la sagesse orientale, pour en doter le reste de l'Europe. Chose curieuse ! les parémiographes espagnols vont jusqu'à retrouver dans leurs proverbes du quinzième siècle l'explication de certains usages venus des Grecs et des Phéniciens. Ce qui est plus réel, c'est que le proverbe espagnol, essentiellement poétique en lui-même, a donné ses formes métriques aux plus vieilles romances. Un

Les siècles changent le style des proverbes, comme ils changent toutes choses; c'est ce que prouvent, à qui veut les lire, les poudreux manuscrits de la Bibliothèque que nos pères

---

savant n'hésite pas même à affirmer, et il le prouve par de nombreuses citations, que c'est de la même source que partent tous les mètres usités dans la littérature espagnole. Ainsi on y trouve des *redondillos*, et l'on comprend sous ce titre tous les vers qui n'ont pas plus de huit syllabes, des alexandrins et das endécasyllabes. Les quatre espèces de *redondillos* y sont faciles à reconnaître. Le *redondillo mayor*, celui de huit syllabes, le *redondillo menor*, qui n'en a que six, l'*endecha*, qui n'en a que sept, et *los quebrados*, qui n'en comptent que cinq. Sans beaucoup m'éloigner de l'opinion de Saumaise, je n'hésiterai point à ranger immédiatement après les proverbes espagnols ceux des Provençaux; le savant et respectable M. Raynouard, auquel il faut toujours avoir recours dans tout ce qui a rapport aux littératures du midi de l'Europe, m'avait signalé ce fait depuis long-temps, et je m'en suis aisément convaincu. J'ai introduit, comme on le verra, quelques excellens proverbes provençaux dans *le Brahme voyageur*. Je les ai puisés en partie dans un dictionnaire provençal-français imprimé à Marseille. La bibliographie des proverbes espagnols est

ont consacrés à l'explication des *proverbes et apophthegmes nouveaux*. Voulez-vous une preuve entre mille : un proverbe très-sensé en lui-même, mais bien vulgaire, vous la don-

si peu connue que je ne puis résister au désir d'indiquer deux ou trois recueils curieux. Le plus ancien a été publié en 1539, à Saragosse, et il est intitulé : *Libro de refranes compilado por el orden del a, b, c, en elcual se contienen quatro mil y quinientos refranes*. En 1541, le fameux D. Inigo Lopez de Mendoza fit, par ordre de don Juan II, une collection célèbre d'adages. En 1568, Juan de Mallara publia in-folio la *Filosofia vulgar*, et ce fut là sans doute que dut puiser l'admirable Cervantes. Tout le monde connaît le recueil d'Hernan Nunes Pinciano, publié en 1616 ; mais ce qu'on ne sait pas aussi généralement, c'est qu'il en a été fait une nouvelle édition à Madrid en 1804, en 4 volumes in-8°, et qu'elle contient plus de six mille proverbes. J'ajouterai qu'on vient de publier à Nuremberg une bibliographie complète des parémiographes en 1 vol. in-8°. Nos bibliothèques possèdent de nombreux recueils manuscrits de proverbes français, je citerai entre autres les *Proverbes ruraux* de la bibliothèque de l'Arsenal, et le *Livre de Prudence* de Christine de Pisan, que l'on conserve à la Bibliothèque royale.

nera ; on a dit primitivement : « Ce qui est venu de la flûte s'en reva au tabourin. » Ce n'est qu'au dix-huitième siècle, siècle de critique, siècle dédaigneux, qu'on a écrit : « Ce qui est venu de la flûte retourne au tambour. »

Il y a une chose plus importante à faire remarquer dans le style des proverbes, c'est que certaines maximes deviennent inintelligibles, parce qu'elles sont l'expression de tout un ordre de choses éteint.

Mais ceci nous conduirait dans les hautes régions de la philosophie, et, si je vous ai parlé du style des proverbes, il n'est pas moins important de vous parler spécialement de leur morale : ce serait en vérité dédaigner complétement le but réel de leur première création, ou du moins celui qu'y voyait le digne savant du dix-septième siècle, qui a intitulé sa compilation méthodique de proverbes : *Traité de la Prudence* (1).

(1) Ant. Dumont, pseudonyme de l'abbé Arnoux.

Une chose me trouble à la lecture de ces nombreux recueils que j'ai sous les yeux; un proverbe *honnête homme*, passez-moi le mot, a presque toujours sa contre-partie, sa parodie honteuse. Que devient, dans cet accouplement bizarre, la sagesse des nations? que dire par exemple d'un semblable adage: « Qui ne dérobe ne fait robe? » et après la plus touchante des maximes, comment lire sans surprise : « Celui-là n'en fait pas peu qui baille son mal à un autre? » Tirez-vous-en autrement que par l'adoption du système radical des deux principes, je vous en défie.

Au milieu de ces monstrueuses unions des maximes les plus opposées, une chose vient rafraîchir tout à coup la pensée, c'est que les hommes de tous les pays et de tous les âges ont réellement un instinct touchant de beauté morale, qui triomphe par l'expression; les bons proverbes sont les plus beaux.

Quelquefois, cependant, la morale aime à se revêtir d'une forme grotesque de préférence à

une forme élevée. Armée d'une saillie comique, jet spontané de quelque génie malin, elle s'adresse plus facilement à la multitude rieuse; c'est ce qu'a bien senti Rabelais : « Le sage vient chercher de la lumière, et le fou lui en donne. »

Je ne saurais vous dire maintenant chez combien de peuples j'ai rencontré le touchant proverbe de l'Évangile. Il est travesti de toutes les manières, bariolé de toutes les façons; je le trouve sous le turban moresque, sous le béret du Basque, sous le casque du chevalier; je le trouve même habillé en mandarin; mais je suis sûr que vous le reconnaîtrez très-bien chez les pauvres Ghiolofs.

« Si le chapeau que tu essaies te blesse, ne le mets pas sur la tête de ton prochain. »

Après ce proverbe cosmopolite, qui devient dans ses voyages tour à tour sévère, grotesque ou naïf, sans altérer son essence divine, j'en citerai un sans plus, et je le rencontre dans un vieux recueil français :

« Pardonne à tous, et rien à toi. »

Je ne vous parlerai plus de la morale des proverbes.

J'ai trouvé tout à l'heure la pensée du progrès dans un dicton populaire des Basques, et peut-être avez-vous souri, car cette question remue le monde, et mon proverbe est déjà bien vieux. Ne riez plus, il y a un effroyable proverbe né au-delà des mers, et qui contient en caractères sanglans une des questions philosophiques le plus en vogue de notre temps, une de ces questions qui dominent tout à coup l'histoire et la philosophie d'un siècle. Je veux parler des races et de leur génie.

« Battre un nègre, c'est le nourrir; battre un Indien, c'est le tuer. »

Oui, ce mot est bien un proverbe, il contient dans sa concision atroce une effroyable vérité; c'est bien ainsi qu'on fait travailler le noir, et qu'on fait mourir l'Indien; c'est bien là la naïve insouciance du nègre, et le sombre

désespoir de l'Américain. Mais après un tel proverbe, il faut s'écrier avec Shakspeare : *Oh horrible, most horrible!*

Vous comprendrez, après ce proverbe européen, le proverbe des Caraïbes que cite M. de Humboldt : « Nous sommes seuls un peuple, les autres hommes sont faits pour nous servir. »

Jetons un coup d'œil sur les conquérans de ces fiers sauvages. Les Espagnols disaient au seizième siècle :

« La guerre est la fête des morts. »

Qui ne reconnaîtrait point aussi le génie patient et grave du même peuple, influencé par le dogme de la fatalité, dogme reçu des Maures et transmis jusqu'à notre époque dans ces paroles d'un stoïcisme amusant.

« Quand tu verras brûler ta maison, approche-toi pour t'y chauffer. »

Mais maintenant voilà bien toute la noble fierté castillane.

« C'est aux yeux et au front que se lit la lettre du cœur. » Et pour en venir aux tableaux

d'intérieur, aux détails de la vie privée, ne reconnaissez-vous pas la vanité de l'hidalgo, qui n'a que sa cape et sa rapière, dans ce vieux dicton de l'Andalousie, inventé à coup sûr par un gentilhomme : « Sers le noble encore qu'il soit pauvre, car le temps viendra qu'il te paiera. »

Toute l'insouciance philosophique des Français du seizième siècle est là : « Le plus riche n'emporte qu'un linceul. » Et voilà leur amour de joyeuse indépendance : « Mieux vaut être oiselet de bois en bocage, que grand oiseau de cage. »

Il me serait facile de multiplier les citations, et d'aller les chercher jusqu'en Chine et dans l'Inde : je retrouverais toute la patience d'un rusé marchand de Canton, ou la résignation stoïque d'un lettré qui passe sa vie à apprendre les 80,000 clefs chinoises, dans certains proverbes arrivés récemment de l'*empire du milieu*. « En limant, on fait d'une poutre une aiguille, » en dit presque autant que les gros

volumes des Duhalde et des Prémare. Il y a peut-être une vérité très-nationale dans l'adage qui apprend à l'Europe que « si le chien mord le pauvre, l'homme vénère le riche ; » mais il y aurait conscience à en faire plutôt honneur aux habitans de Pekin qu'à ceux de Londres ou de Paris. C'est encore un de ces grands proverbes universels sans filiation connue, et qu'aurait bien pu se dispenser de formuler la sagesse des disciples de Kong-fu-tzeu.

Il me reste à prouver que l'on trouve dans les proverbes toutes les grandes lois politiques qui régissent le monde, et je m'étonne que l'ingénieux et savant Lerminier n'ait pas été puiser à cette source. D'abord, et sans sortir de la morale de Canton, je trouve une sentence proverbiale qu'on pourrait appeler à la rigueur le *criterium* de toutes les réflexions philosophiques sur les gouvernemens antiques et modernes.

« Être roi, gentilhomme ou ministre, c'est le

songe d'une nuit, et un règne de mille ans, c'est une partie d'échecs. »

Personne ne niera, je pense, la qualité historique et philosophique de cet autre dicton bien connu : « Oncques villain n'aima noble homme. » C'est un vieux proverbe français dans lequel Niébuhr et M. Michelet pourraient trouver à la rigueur toutes les évolutions symboliques, organiques et critiques de la société.

Voyez-vous la Sainte-Hermandad inventant : « Avec l'œil ni avec la foi je ne me jouerai, » puis la précieuse synthèse de celui-ci :

« La lettre entre avec le sang. »

Il n'y a pas, chose merveilleuse! jusqu'aux saint-simoniens qui ne trouvent dans les proverbes tout le fond de leur doctrine, et qui mieux est son application; mais c'est malheureusement chez les Chinois qu'est maintenant en vogue cette maxime de l'aristocratie des capacités.

« Mille étudians, mille nobles,

» Mille joueurs, mille pauvres. »

En m'aidant un peu de la clef chinoise j'aurais peut-être lu mille oisifs.

Vous le voyez, ceci me ramène tout naturellement vers la science; vers la science des proverbes. Depuis le sauvage Miamis, qui dit que le *soleil est le père des couleurs*, jusqu'au paysan de l'abbé Gerbet, qui, durant un beau sermon, s'écriait : *Si l'oreille ne comprend pas, l'ame entend!* toutes les vérités des sciences physiques et de la psychologie peuvent se rencontrer dans les proverbes. Aussi le bon Sancho a-t-il coutume de dire, et cela grace à un proverbe : « Mieux vaut un jour du disert que toute la vie de l'ignorant; » ce qui, soit dit en passant, n'est pas autre chose que l'appréciation des capacités.

Vous prouver comment la géologie, l'astronomie, la physiologie, trouvent de brillans éclaircissemens dans les proverbes, serait un peu long. Le célèbre Mathieu Laensbergh est là, et il n'a pas cessé d'être le plus fameux mathématicien de Liége; mais ce qu'il y a de cer-

tain, c'est que le grand *Dictionnaire des Sciences Médicales*, avec ses notabilités, n'a pas encore pu renverser la doctrine de l'école de Salerne, si naïve dans ses ordonnances, si facile dans son régime, qu'avec l'école de Salerne on peut fort bien ne plus redouter le choléra-morbus. Que vous disent les commissions médicales pour nous en préserver, qui n'ait été dit l'an de grâce 1099, par cette docte assemblée, qui unissait si heureusement la poésie à la médecine et la médecine à la poésie?

Et, puisqu'il est encore question de la poésie, voyez s'il n'y aurait pas en ce moment quelque parti à tirer du proverbe espagnol: « Mieux vaut une poignée de naturel que deux pleines mains de science. » O bon Sancho! si tu ne l'as pas dit, tu le sentais; et voilà ce qui t'a donné ta joyeuse immortalité.

A propos d'immortalité je ne vois qu'un proverbe de l'Anthologie grecque qui puisse mettre d'accord Wolf et M. de Fortia d'Urban, Schubart et Tiersh, les partisans exclu-

sifs des Diascevastes et des Chorizontes, et les défenseurs absolus de l'emblème et de l'allégorie.

Cedite, jam cœlum patrio Mœnidæ est (1).

Et avant d'abandonner cette partie toute littéraire des adages, ne faudrait-il pas parler du proverbe dans le drame, ou du drame dans le proverbe? Je laisse aux critiques philosophes à bien établir la valeur des expressions, mais il me semble qu'une pensée domine dans le créateur du proverbe dramatique. Lorsque Carmontel nous peint le gracieux scandale de la société de son temps, sa ruse équivoque, son habitude de calomnie emmiellée, et surtout ces hommes si hautains dans leur impudeur, si fiers dans leur fatuité, on est bien tenté de répéter : « Ils se sont fait appeler roués pour se distinguer de leurs valets, qui ne sont que des pendards. »

(1) Ce vers de Sannazar, qui n'est que la version de celui d'Antipater, a été traduit ainsi : « Homère est immortel, le ciel est sa patrie. »

Quand vous lisez certains proverbes dramatiques du jour, qui peignent avec une touche si délicate les subtiles passions d'une société blasée, une pensée de Byron ne vous est-elle pas venue à la mémoire ? c'est que tous ces *partners* de la valse du monde doivent être bien promptement oubliés quand le bal est fini.

Lorsque Clara Gazul dit un proverbe, vous entendez une voix véhémente, où se mêlent la gaieté et les pleurs, une parole d'homme avec le cri de la passion.

Et, pour en finir, il me semble que, si les proverbes, en entrant dans le drame, ont merveilleusement animé ses peintures, le proverbe, à son tour, peut peindre le drame : la poétique de nos comédies n'est-elle point dans celui-ci :

« On épouse une femme, on vit avec une autre, et l'on n'aime que soi ? »

N'est-ce pas le mot du siècle et celui du théâtre ?

Hélas! n'y aurait-il pas même maintenant *cet égoïsme à deux*, qu'Antoine de la Salle, avant madame de Stael, appelait l'amour de son temps? Il n'y a cependant point longues années qu'il vivait ce spirituel traducteur de l'ingénieux Bacon, dont la conversation animée n'était qu'une suite de proverbes, qu'il avait recueillis à Rome, à Canton, à Sumatra, chez les Esquimaux, que sais-je? dans tout l'univers, et qu'il répétait dans son grenier, pour tromper la faim, entre un calcul nautique et une question de psychologie. C'est lui qui disait dédaigneusement de l'histoire ancienne (car il était allé lire dans le monde entier, et toute palpitante encore, celle des modernes) : « Les morts conseillent mal les vivans; » et à propos de nos grandes querelles de réforme littéraire commencées : « Pour vous plaire il faudrait tout bouleverser à chaque minute en copiant des modèles. » Il avait coutume de terminer ses longs discours (car il était sourd) par cet adage de sa création : « Tra-

vaillez, travaillez, celui qui a commencé un livre n'est que l'écolier de celui qui l'achève.» Vous trouveriez bien d'autres de ces proverbes dans le désordre régulier; et dans la balance naturelle qu'on ne lit plus, des questions à faire la fortune d'un livre ont été depuis bien long-temps discutées.

Qui le croirait, il y a en ce moment, non dans les livres, mais chez les peuples, un proverbe que les intrépides champions de la civilisation moderne devraient rougir de trouver parmi des espèces de sauvages. Nos jurisconsultes ne pourraient-ils faire comme un de nos grands hommes, qui, lui aussi, exerçait une réelle magistrature; celle que donne le génie? Qu'ils osent prendre la haute pensée où elle se trouve, c'est leur bien. Dites-le moi, où l'idée du dix-neuvième siècle sur la peine de mort est-elle plus dignement formulée que dans ce mot des Monténégrins : « La loi ne saurait retirer ce qu'elle ne peut rendre ? » Espérons qu'il sortira de son enceinte de rochers.

Un philosophe éclectique, homme de peu de foi et fort douteur, me disait dernièrement : « Les proverbes ont cela de commun avec les miracles, qu'il ne s'en fait plus : le monde semble sourd à ces deux puissans moyens d'enseignement. — Vous vous trompez, lui répondis-je, et vous vous trompez doublement, il se fait tous les jours des proverbes et des miracles. » Certes c'eût été une merveille passablement miraculeuse aux yeux de toute l'antiquité que ces voyages où la vapeur accomplit en quelques minutes ce que l'imagination la plus capricieuse peut rêver de rapidité. La merveille inutile de Mongolfier est un miracle qui attend une grande pensée. Savoir diriger la foudre, c'était le miracle des prêtres de l'Étrurie; miracle aujourd'hui en permanence, miracle qui se passe sans cesse sous nos yeux !... Je n'ose rien dire du magnétisme, mais lisez le rapport d'une célèbre académie... Miracles, miracles duement attestés. Il en est certainement de même des proverbes ; il s'agit seule-

ment de les découvrir, il faut les chercher. Il y en a maintenant comme à toutes les époques et dans tous les pays, qui minent lentement les institutions par leur puissance cachée; il y en a d'autres qui excitent les esprits paresseux de leurs piquantes saillies : brillant feu d'artifice de la pensée, ils éclaireront bientôt l'univers, parce que la France s'en sera amusée. Les premiers sont graves, leur marche est mesurée; la masse regarde comme trop obscures pour la guider ces lueurs mystérieuses et presque divines, qui, pour éclairer un jour les âges, planent au-dessus de toutes les pensées. Faites quelques pas vers eux, et vous en serez subitement illuminés; ouvrez Vico, Ballanche, Herder, Oberman, madame de Stael, *les Châteaux du roi de Bohême*, Jean-Paul Richter surtout, vous y trouverez des proverbes qui ne tarderont pas à faire le tour du monde; car le temps des hautes pensées viendra, comme dit le poète, « et l'on entend déjà le froissement des feuillets du livre du destin. »

Mais un écrivain remarquable, Coissin, vous a montré, par une sentence dont vous pouvez faire un proverbe, pourquoi le monde est si long à faire de nouveaux adages :

« On écrit long-temps avec des symboles et avec des lettres, avant de pouvoir organiser une pensée avec des hommes. »

La difficulté d'adopter certaines pensées de nos auteurs modernes est encore expliquée dans cette parole de la palingénésie :

« L'éloquence, comme on sait, n'est pas seulement dans l'orateur qui parle, elle est aussi dans ceux qui écoutent. »

Croyez-vous que notre âge, et ses sombres tristesses, et ses froissemens douloureux, et ses études laborieuses, ne seront pas révélés aux siècles à venir par ces autres paroles de Ballanche :

« Une grande tristesse est accourue les saisir, ils ont été dégoûtés de la vie sans oser désirer la mort. »

Si, comme je n'en doute pas, on voit passer

un jour à l'état de proverbes ces grandes pensées philosophiques ou celles qui leur sont analogues, toutes les luttes de notre littérature et des littératures à venir seront expliquées par cet adage des institutions sociales. Nous appelons romantique la littérature où la pensée fait effort contre la parole fixée, » et il sera à la fois important et curieux de comparer cette phrase avec le proverbe chinois dont elle est le corollaire : « L'écriture ne peut suffire à exprimer la force de la parole; les paroles ne sauraient rendre complétement la pensée. »

Les proverbes, ces voix vivantes des siècles éteints, ont dû rester à l'état de pensées isolées et obscures, avant d'acquérir la qualité réelle de proverbes; cette dénomination, du reste, ne peut être appliquée à une maxime que quand elle a passé dans le langage habituel d'un peuple. De notre temps, où les choses vont si vite, nous voyons et nous verrons plus fréquemment encore quelques-unes de ces

transformations, qui ont dû être le travail de bien longs jours dans l'antiquité.

Pour moi, je voudrais qu'on se hâtât de rendre proverbe une phrase dont je suis ému, et que je viens de lire dans l'abbé Gerbet; deux vers que je trouve dans Lamartine. « Qu'est-ce qu'un verre d'eau dans l'univers ? le prix de l'éternité, si vous le donnez à un pauvre. »

Regardez en avant et non pas en arrière,
Le courant roule à Jehovah....

A tous ceux que fatigueraient ces citations, et qui me disent de conclure avec les proverbes, je dirai que non-seulement notre siècle a créé des proverbes fort connus de tous, mais qu'il en a perfectionné quelques-uns pour la plus grande édification des siècles à venir, et qu'on ne saurait dédaigner les études sur le siècle. Nos pères avaient dit : « Pauvreté n'est pas vice ; » la société s'est écriée : « C'est bien pis! » Le chevaleresque moyen âge disait avec sa simplicité : « C'est trop aimer quand on

en meurt. » Vous avez : « Il est mort d'amour et d'une fluxion de poitrine. » Nos pères répétaient au seizième siècle : « Amour peut moult, argent peut tout. » Nous avons coupé le proverbe en deux, si bien qu'il en reste pour l'enseignement du genre humain la partie la plus poétique et la plus consolante.

Faites donc entendre une voix meilleure. La parole, au bout de quelques journées, est tout ce qui reste de l'homme, c'est le témoin immoral ou sublime qu'un siècle fait comparaître devant un autre siècle pour le juger. Faites bien vite d'autres proverbes ; faites-les avec les hommes que je vous ai nommés, avec tant d'autres, qui, faute d'un droit pécuniaire d'éligibilité, n'ont qu'une parole impuissante, une voix qui gémit solitaire, des pensées qui se replient sur elles-mêmes, ou qui se consument en efforts inutiles, après avoir dispersé vainement des lueurs de génie. Il est temps enfin de les recueillir ; là est réellement l'enseignement universel. Faites d'autres pro-

verbes, faites-en d'autres, pour que les siècles qui vont venir ne vous croient pas plus mauvais que vos adages populaires, ou que vos dictons de société. Vous valez mieux que votre sagesse vulgaire, repoussez ces débris fangeux : ayez d'autres maximes, je ne me lasse point de le répéter, sinon, comme Lichtenberg le grand faiseur de proverbes allemands, au lieu du fameux *quod erat demonstrandum*, il faudra mettre au bas de tous vos traités de morale et de psychologie : *Kyrie eleison*, Seigneur ayez pitié.


Artenne
J. M. Fontaine

LE
BRAHME VOYAGEUR,
OU
LA SAGESSE POPULAIRE
DE TOUTES LES NATIONS.

Sur les bords d'une petite rivière tributaire du Gange vivait un brahme dont la vie s'écoulait si doucement qu'il avait coutume de la comparer lui-même au cours paisible que suivaient ses regards durant des heures entières. « Que peut désirer un homme, disait Nara-Mouny, quand sa cabane est ombragée de palmiers, qu'il a une eau pure pour ses ablutions, des fruits pour sa nourriture, qu'il peut méditer à loisir les sages leçons des *Véda*, et se réjouir le soir en lisant les fables antiques de

Sarma (1)? — Il y a quelque chose de mieux à faire que de méditer solitaire sur le bord d'un fleuve, lui dit un jour un vieux brahme, son voisin; il y a une instruction plus solide que celle des livres, c'est celle que donnent tous les hommes réunis. Tous les hommes sont frères, comme je vous l'ai souvent répété, et ils ont en commun un répertoire inépuisable de sagesse que les siècles disent aux siècles, et que les hommes doivent redire sans cesse aux hommes. Nul pays n'est privé de ces rayons divins de l'intelligence divine, et l'homme qui parviendrait à en réunir la pure essence, fût-il le plus grossier paria, en sentirait son cœur purifié, plein de douces et affectueuses impulsions, comme le soleil développe mille parfums inconnus quand il vient à pénétrer dans les sombres profondeurs de nos forêts. Nara-Mouny, la méditation du savant est bonne; le repos de

(1) Vichnou Sarma, dont nous avons fait Bidpay ou Pilpay, est le plus ancien fabuliste des Hindous, et peut-être du monde.

l'homme sans ambition est heureux et doux; mais la vie active du sage qui cherche à instruire les hommes est préférable, et, après la fatigue, le repos lui sera plus favorable qu'à celui qui n'a point cessé d'écouter le chant des bengalis ou le murmure des fontaines; plût à Dieu que mes jambes ne fussent pas brisées par l'âge et que ma mémoire ne fût pas si incertaine, j'irais demander aux peuples la sagesse de tous les hommes! ce doit être la grande voix de Dieu sur la terre, et, j'imagine, quelquefois le plus sûr moyen de connaître ce qu'il a voulu enseigner; car jamais il ne nous trompe.

— Hélas! mon père, dit le jeune brahme, les peuples sont nombreux comme ces grains de mil que je jette aux oiseaux, et leurs langues sont aussi variées que les gazouillemens qu'en entend dans la forêt; s'il y a de bonnes maximes chez les nations, elles sont aussi rares que les diamans dans nos sables: ce que vous dites est impraticable; il vaux mieux regarder

doucement couler le fleuve, et purifier son cœur dans la solitude.

— Nara-Mouny, vous avez en tête cette vieille maxime de l'Orient : « Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis, dormir que de veiller, et la mort est préférable à tout. »

Cette maxime de repos, je vous le dis, moi, est la plus fatale qu'aient imaginée les hommes; c'est la plus funeste, parce qu'elle détruit toute volonté du bien; c'est la plus ridicule, puisqu'elle maintient sciemment dans le mal; c'est la plus déraisonnable, puisqu'elle n'aboutit qu'à un but tellement certain qu'il est inévitable. J'ai tout lieu de croire, hélas! et ceci, croyez-le, est le résultat d'une bien longue expérience, que ces conseils de la paresse ont détruit nos riches contrées de l'Orient, tandis que l'ardente curiosité des peuples de l'Occident, en échangeant perpétuellement des idées qui s'améliorent à mesure qu'elles sont débattues, a été la cause de leur merveilleuse pros-

périté. Si bien, Nara-Moany, que la grande prospérité des peuples et des hommes sera basée désormais sur leur activité et sur leur association. Je vous dis frère, à vous, Nara-Mouny, pourquoi ne dirais-je point ce nom à l'habitant du Frangistan, si l'habitant du Frangistan a un cœur d'homme? Pourquoi ne lui communiquerais-je pas ma sagesse, et ne lui demanderais-je pas la sagesse de son pays?

— Mais cette sagesse dispersée chez tous les peuples, où se trouvera-t-elle, mon père, s'il faut la chercher autre part que dans les livres?

— Chacun, mon frère, a dans son cœur un mot de ce grand discours de Dieu aux hommes, il s'agit de le demander; croyez-moi, ceci est encore moins difficile que ce que fait le pénitent Darva Vati Patna, qui se tient depuis quinze ans sur le pied gauche et sur la tête duquel les colombes font leur nid, croyant se percher sur une colonne; cela est moins difficile encore que le voyage du pénitent Vanantra, qui a été de Delhi à Agra en faisant une roue

perpétuelle. Je le répète, vous êtes jeune, vous parlez les langues de l'Occident; votre esprit est ferme, votre cœur est sain; quelquefois votre gracieuse habitation vous fatigue, malgré les beaux palmiers dont elle est entourée, malgré les fleurs qui la parfument. Allez-vous-en interroger vos frères de l'univers; demandez-leur à chacun un mot du grand discours qui les convie à s'aimer entre eux, et vous viendrez le réciter sur ma tombe. Je l'entendrai dans le ciel.

Nara-Mouny revint chez lui, rempli de l'idée du vieux brahme. Il voulut méditer comme autrefois, mais il entendait une voix intérieure qui lui répétait : Le temps de la méditation solitaire est passé, le temps d'agir est venu. Il voulut lire, mais le livre tomba de ses mains; car il pensait malgré lui à ces milliers d'intelligences qui réfléchissaient chaque jour, qui ne demandaient pas mieux que de communiquer leurs pensées, et dont les pensées réunies devaient certainement contenir une solide instruc-

tion, une instruction venant de l'expérience de tous les peuples, et se perfectionnant avec les siècles. Ce livre, dit-il, renferme une grande sagesse, mais elle est immobile : la sagesse universelle ne l'est pas, elle s'accroît de l'expérience de chacun et des réflexions de tous les jours. Le vieux brahme a raison; il faut demander la sagesse à tous les hommes; et pour soulager toutes les souffrances, il faut interroger tous les malades. Il voulut rêver près du fleuve, sous ces beaux palmiers qui laissent entrevoir de belles plaines, où se jouaient des troupeaux d'antilopes et où l'on entendait le chant de mille oiseaux; mais involontairement il songea à la grande mer, qui baigne tant d'imposans rivages, et à ces milliers d'hommes différens de mœurs, de religion, d'habitudes, de couleur, de vêtemens, et qui sont cependant les fils d'un même père, les enfans de la grande famille humaine. Sa maison lui parut bien mesquine, le rivage du fleuve bien monotone; les fleurs de son jardin lui semblaient

sans parfums; les animaux qui bondissaient dans la plaine étaient muets, et il était avide d'entendre la voix de ses frères, disant ce qu'ils avaient appris, ce qu'ils avaient aimé, ce qu'ils avaient espéré. Une grande pensée d'amour pour le genre humain avait tellement agrandi l'horizon de la vie à ses regards, qu'il lui sembla que cette solitude où il vivait était étroite comme la pensée de l'égoïste qui ne vit que pour lui. Mais une chose l'inquiétait et le retenait encore, c'était la religion de tous ces peuples, les croyances qu'ils avaient et qui devaient obscurcir la sagesse; il dit : Ceci est bien grave; j'y réfléchirai.

Il entra alors dans sa maison de bambou, et il lui prit fantaisie de jeter les yeux sur un livre européen, traduit en bengali, que lui avait donné un officier anglais, qui se rendait de Calcutta au royaume de Lâhor, et il tomba sur cette phrase :

Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.

L'officier anglais avait écrit en bengali, au de la page : «—Ce divin principe de toute morale est écrit par Dieu dans le cœur de tous les hommes : c'est le mot qui unit la grande famille, le mot que doit répéter le frère au frère. le siècle au siècle, un pays à un autre pays. On me l'a dit en Europe et chez les sauvages de l'Afrique ; je l'ai entendu au Japon, on me l'a répété au Thibet ; un mandarin à qui je demandais ce qu'il y avait de plus beau à son gré dans les gros livres de sa riche bibliothèque : « Une phrase que vous saviez étant tout petit enfant, » me répondit-il, et il me lut ces mots qu'on trouve dans les livres de Confucius :

Ce qu'on ne désire pas pour soi-même, qu'on ne le fasse pas aux autres.

Au Sénégal, j'entendis, quelques mois après, un vieux Ghiolof (1) qu'entouraient de nombreux enfans, terminer un long discours qu'il

(1) Ou Yolof.

leur faisait, par ces paroles que je reconnus aussitôt :

Si un chapeau te blesse, ne l'enfonce pas dans la tête de ton voisin. »

Nara-Mouny, en achevant de lire cette note, tomba dans des réflexions profondes. Il revint à la sentence du livre des chrétiens, et il dit : En vérité, il n'y a rien de si beau dans les gros livres que j'ai lus ; et le vieux brahme a raison, la sagesse est chez tous les hommes, et j'essaierai de la dire aux autres, comme je voudrais qu'on me la dît.

Trois jours après, Nara-Mouny alla faire ses visites d'adieu à tous les habitans du voisinage. Partout l'on s'étonnait de sa résolution, et il ne manquait pas de gens qui traitassent de vraie folie son courage et sa noble résolution ; on allait même jusqu'à dire qu'il mettait en péril ses principes religieux ; puis on ajoutait qu'on le comprendrait un peu plus, s'il se mettait en route pour faire une fortune égale à celle qu'avait faite son père et qu'il avait

perdue. Mais à tous ces raisonneurs le jeune brahme avait coutume de présenter la maxime sublime qu'il venait de recueillir, en disant que c'était le commencement de son trésor : et malgré tout, il y avait encore une foule d'honnêtes gens qui se prenaient à rire, en dépit de sa dignité de brahme ; car ce n'est point d'ordinaire pour rapporter semblable marchandise qu'on équipe des navires, ou qu'on va par caravanes de Delhi au Frangistan.

Il en fut autrement quand il alla voir le vieux brahme qui lui avait donné le conseil qu'il voulait mettre à exécution ; il le trouva dans sa charmante habitation entourée de palmistes, qui balançaient leurs têtes de verdure au-dessus de vastes manguiers croissant au milieu d'immenses champs de riz. Le vieillard était assis dans une salle toute parfumée de fleurs de mougris, et deux jeunes gens lui récitaient tour à tour les plus belles pages du *Véda*.

Quand Nara-Mouny lui eut expliqué le mo-

tif de sa visite, il l'embrassa. Quand il lui eut fait lire la maxime qu'il avait trouvée dans le livre européen, le vieillard tomba durant quelque temps dans une sérieuse rêverie.

« Vous êtes heureux, Nara-Mouny, d'être né dans un temps où les hommes conversent facilement d'un bout de l'univers à l'autre au moyen des livres; vous êtes plus heureux encore de vivre dans un siècle où ils peuvent communiquer rapidement entre eux, en sillonnant les mers sans attendre les vents. J'ai ouï dire à un vieux marchand anglais qu'on avait été naguère de son pays au Bengale en six semaines (1); autrefois il fallait six ou huit mois pour recevoir une lettre des terres lointaines du Frangistan. On m'a rapporté que les déserts de l'Afrique étaient fertilisés par des fontaines qui embellissaient de toutes les

(1) Au moyen des navires à vapeur qui vont jusqu'à l'Ishme de Suez, où les passagers prennent d'autres bâtimens qui les conduisent dans l'Inde par la mer Rouge.

images consolantes de la vie et de la fertilité, un lieu d'effroi et de mort (1). En Europe, dit-on, l'on songe à traverser les airs, comme on traverse l'Océan, et la terre sera bientôt sillonnée de chemins si rapides, que la pensée qui voudra se faire jour parmi les hommes n'en sera plus un instant arrêtée. Eh bien! Nara-Mouny, toutes ces merveilles si admirables qu'elles égalent peut-être les miracles de nos dieux, toutes ces merveilles sont moins à mes yeux qu'un mot qui peut rendre les hommes meilleurs, qu'un de ces mots d'origine divine, qui leur conseille de s'aimer davantage. Fils d'Aoudh, si au bout de trois ans et après

(1) Le pacha d'Égypte fait creuser dans le désert des puits artésiens, et une eau abondante a été trouvée, dit-on, au milieu des sables à moins de vingt pieds de profondeur. Il est facile de deviner les merveilleux changemens qui peuvent s'opérer ainsi dans le désert. On voit par le reste du discours du vieux brahme qu'il est question des mongolfières, et de la plus belle invention du siècle, de ces chemins en fer dont l'Europe entière comprendra bientôt l'immense utilité.

avoir parcouru la terre, vous pouvez tirer de votre trésor de sagesse une maxime plus belle que celle que je viens d'entendre, fils d'Aoudh, j'ai aussi un trésor, et ce trésor vous appartiendra. Je l'ai refusé aux Rajas, et je le donnerai à celui qui n'aura pour toute richesse qu'un mot, mais le mot divin que Dieu a dit à la terre. » En achevant ces paroles le vieux brahme frappa dans ses mains, et une jeune fille parut tenant la boîte d'argent remplie de bétel qu'on offre à l'étranger; sa contenance était si noble qu'on y lisait toutes les vertus simples qui doivent animer le cœur de la femme, et dans la douce sollicitude de son regard on pouvait deviner ce trésor de tendresse, qui se dévoue d'abord à un père, puis qui se répand sur un époux, et qui s'épanche plus tard en une divine rosée d'amour maternel, source intarissable de dévouement.

«Parvaty, dit le vieillard, est belle par son regard, mais elle est belle aussi par son ame. Il y a, dans mes nombreux troupeaux qui er-

rent le long du Gange, un jeune faon qui quitte les fleurs de la vallée aussitôt qu'il entend un cri de douleur; son regard doux et triste semble compatir à toutes les souffrances des autres, et s'animer de toutes leurs joies; c'est l'image de Parvaty, c'était l'image de sa mère. Écoute-moi bien, mon fils, je ne la contraindrai point à s'unir à toi; je laisse ce soin-là à ton dévouement. La mission que tu vas remplir est une mission de labeur et de soucis: car si rien ne paraît plus simple que de chercher la sagesse, rien n'est plus fréquent aussi que de la voir faussement interprétée. Il faut que la lumière d'un esprit droit débrouille ce chaos, comme le soleil dissipe les vapeurs qui enveloppent le matin nos doux paysages. Mais, tu le sais, quand ses rayons bienfaisans ont dissipé les ténèbres du ciel et de la terre, il est l'amour de toutes les créatures. Les oiseaux le louent dans leurs chants, comme un messager des dieux; les fleurs lui envoient leurs parfums, la terre aussi est tout

amour pour lui. Quand la science des peuples aura orné ton ame, quand tu seras paré de la sagesse des nations, une pensée répondra à ta pensée, une ame déjà pleine de douces vertus ira puiser une force nouvelle nécessaire à de nouveaux devoirs dans un cœur éprouvé. Va donc, mon fils, et montre la vérité de cette maxime de nos sages :

C'est le labeur qui fait connaître la véritable valeur de l'homme, comme le feu développe les parfums de l'encens.

En achevant ces mots, le vieux brahme demanda à Parvaty si son cœur ne ratifiait point la promesse que venait de lui inspirer une noble résolution ?

La jeune fille n'osa répondre ; mais elle présenta à celui qu'elle acceptait pour époux l'arek et le bétel, et le jeune brahme put lire dans son regard les promesses d'une sainte tendresse, fondée sur ce qu'il y a de plus doux et de plus pur dans la nature de l'homme : sur l'oubli de soi-même et sur la persévérance

à vouloir le bien dans celui qui est aimé.

« Nara-Mouny, dit le vieillard au bout de quelques instans, je veux commencer ton trésor par la plus antique et la plus noble de nos maximes : donne-moi le livre où tu dois inscrire la sagesse des peuples. Le jeune brahme lui présenta un véda recouvert d'une enveloppe que, selon l'usage de l'Inde, un peintre habile avait enrichie d'allégories religieuses. Le vieillard les contempla un instant, et il dit: « La plus haute destinée des arts, c'est de rappeler ce qu'il y a de plus élevé dans l'ame, et ce qu'il y a de plus sacré dans le cœur humain. » Il inscrivit cette sentence déjà célèbre dans tout l'Orient.

Les grands fleuves, les gros arbres, les plantes salutaires et les gens de bien ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour rendre service aux autres.

Fortifié par toutes ces espérances et rempli du courage que donne une grande pensée, Nara-Mouny quitta enfin la douce solitude où il avait vécu durant tant d'années ; il se rendit

d'abord à Calcutta en descendant le Gange, car on lui avait dit que cette ville immense, que les Indiens comparent à une ruche peuplée d'abeilles laborieuses, renfermait une population venant des quatre coins de la terre, et se renouvelant sans cesse comme les saisons succèdent aux saisons.

En effet, il y vit des milliers d'Européens oubliant l'ardeur du climat et s'agitant sous ce ciel embrasé, comme s'ils eussent voulu hâter la marche du temps, et remplacer par leur activité la lenteur des années; il dit en lui-même: Ces hommes vivent beaucoup, parce qu'ils agissent sans cesse; le travail est une vie nouvelle, multipliant la vie pour nous-mêmes et pour les autres, et reposant l'ame par la variété des impressions qu'elle fait éprouver. En visitant cette ville, bazar immense que les Anglais ont établi à soixante lieues de l'embouchure du grand fleuve, il commença à comprendre que le commerce peut être un lien providentiel unissant tous les hommes, et une invita-

tion se renouvelant sans cesse pour assister au grand banquet que Brahma donne à tous ses enfans sous le portique du ciel.

Il y a, dit-il, des pauvres honteux qui n'oseraient participer au festin; mais à la longue ils seront servis par les autres, et tôt ou tard ils prendront part à la fête.

Cela lui parut une chose merveilleuse de voir se parler et s'entendre des hommes qui ne se seraient jamais connus et jamais aimés. En effet, à la Bourse de Calcutta, il vit un Européen de Londres qui serrait la main à un lettré de Peking, et qui le quitta pour venir causer amicalement avec un riche marchand arabe venant de la ville d'Ormuz; il vit avec admiration, réunis dans la même enceinte, des hommes portant le chapeau d'Europe, le turban musulman, le kalpak tartare et la toque des Indiens. Ils causaient paisiblement entre eux et presque tous se servaient d'une seule langue. Nara-Mouny, en se rappelant les guerres qui avaient eu lieu entre

tous ces hommes, que le commerce avait suscitées et qu'il avait apaisées ensuite, Nara-Mouny ne put s'empêcher de comparer cette foule au cours du Gange, qui reçoit tant de tributaires. Lorsqu'une rivière vient mêler ses eaux au grand fleuve, les flots se heurtent et se brisent, puis ils se mêlent et coulent paisiblement jusqu'à l'immense Océan. Une vague ne dit pas à l'autre vague : D'où viens-tu ?

Voici, dit Nara-Mouny, une belle occasion de demander à tous ces hommes ce qu'ils pensent de la sagesse universelle, et s'ils ont dans leurs proverbes quelques maximes qui répondent à ma pensée ; mais il fut effrayé d'abord de la multitude d'opinions diverses qui lui furent alléguées, et il était presque ébranlé dans sa résolution, quand un Grec, qui était venu dans l'Inde par la caravane qui traverse la Perse et le royaume de Candahar, lui dit :

Écoute l'opinion des autres, mais ne renonce pas pour cela à la tienne, et fais ensuite ce que tu jugeras le plus utile.

Il fit son profit du conseil, puis il inscrivit sur son livre ces sentences choisies parmi toutes celles qui lui avaient été débitées; car si personne n'avait été d'accord sur les vrais principes de la sagesse, tout le monde s'était réuni sur la nécessité de la chercher.

Un Turc lui avait dit :

Recueille comme autant de perles précieuses les paroles de ceux qui sont un océan de science et de vertu.

Et il avait ajouté :

L'ignorance est un état d'enfance perpétuelle ; elle suppose l'oisiveté qui engendre tous les vices. L'homme instruit peut bien n'être pas heureux ; mais il a de plus que l'ignorant de savoir ce qu'il doit faire pour sortir du malheur.

Il tenait d'un Arabe cette autre maxime :

Une seule journée d'un sage vaut mieux que tout la vie d'un sot.

Un Danois, qui était venu commercer Tranquebar, lui avait dit :

Une bonne tête vaut mieux que cent bras.

Tandis qu'un Persan s'écriait :

Le vrai sage est celui qui apprend de tout le monde.

Mais au milieu de cette réunion d'opinions, fortifiée par les maximes de tant de peuples, Nara-Mouny distingua le proverbe qu'un vieil Anglais lui avait écrit en bengali sur une feuille de palmier :

Le sage est toujours assez riche.

Nara-Mouny vit fort bien que tous les hommes, du nord au sud, et de l'est au couchant, étaient au moins d'accord sur la nécessité de fuir l'ignorance et de chercher avant tout la sagesse et la vérité. Il écrivit religieusement toutes ces paroles, mais il conserva dans son cœur, et pour lui-même, cette maxime qu'un pauvre Persan lui souffla à l'oreille en se retirant :

Jouis des bienfaits de la Providence, voilà la sagesse ; fais-en jouir les autres, voilà la vertu.

Plus convaincu que jamais qu'il y avait en-

tre les hommes un fonds commun de sagesse, qui ne différait que par le langage, et tout au plus comme les hommes diffèrent entre eux par la couleur de la peau ou par la forme des vêtemens, Nara-Mouny s'affermit dans son projet de visiter le monde, pour s'enquérir du bien qui s'y faisait, comme d'autres s'enquièrent sans relâche du mal qui s'y passe ; et, au commencement de l'année 1825, il s'embarqua sur un navire de la compagnie des Indes, qui faisait voile pour Macao : de cette ville où les Européens ont un comptoir, il se dirigea vers Canton, avec l'intention de pénétrer jusque dans l'intérieur de l'empire.

Quatre choses le frappèrent dans la constitution morale de ce peuple : son industrie, le respect du fils pour le père, les efforts du gouvernement pour conserver les liens de la morale, et les honneurs rendus à l'agriculture.

Il fut d'abord émerveillé de son infatigable persévérance et de sa constance à mettre à profit les moindres productions de la nature.

Comme il s'était arrêté devant un magasin où était exposée la multitude incroyable d'objets qui se fabriquent avec le bambou, un prêtre de Foe, qui passait et qui vit son étonnement, lui dit en anglais ce proverbe :

En limant on fait d'une poutre une aiguille.

Et il s'étonna moins des merveilles que pouvait produire un peuple qui semblait avoir partout adopté cette maxime, qu'on pourrait appeler le proverbe de la persévérance.

En examinant les institutions morales, une chose le frappa bien davantage, ce fut le sentiment d'amour filial répandu sur tout ce peuple, qui anoblit le père par les actions du fils. Cette noblesse donnée aux ancêtres par leurs rejetons les plus éloignés, cette grandeur imprimée au souvenir des morts par la vertu des vivans, lui parut à la fois une chose touchante et sublime. El'e lui expliqua cet adage qu'il avait bien souvent pratiqué :

Dans le bonheur, rappelle-toi tes parens.

Et cette autre maxime, qu'il trouva plus belle, parce qu'elle joignait le précepte à la pensée la plus touchante :

Le portrait d'un père n'est qu'un tableau pour des étrangers ; mais, pour un fils, c'est un livre qui lui enseigne tous ses devoirs.

Un mandarin avec lequel il s'était lié, et auquel il demandait quelques renseignemens sur les mobiles principaux de la morale en Chine, lui dit :

« On ne néglige aucun moyen pour exciter » à faire de bonnes actions et empêcher qu'on » n'en fasse de mauvaises, et l'on emploie éga- » ment l'espoir de la louange et la crainte du » blâme. Il y a un registre public nommé le » *Livre du Mérite*, dans lequel on inscrit tous » les exemples frappans d'une conduite esti- » mable ; et dans les titres d'un homme, on » mentionne particulièrement le nombre de » fois que son nom a été inséré dans le livre : » d'un autre côté, celui qui commet des fau- » tes est dégradé, et il ne suffit pas qu'il se

» borne à ne porter que son titre réduit, il faut » encore qu'il joigne à son nom le fait pour » lequel il a été dégradé (1). »

Si cet usage parut merveilleusement juste à Nara-Mouny, une cérémonie dont il n'avait nulle idée dans son pays le remplit du plus vif enthousiasme. Comme il approchait de Peking, et qu'il distinguait déjà ses élégans édifices, ses belles tours peintes qui s'élèvent au-dessus d'un vaste mur en briques sur lequel peut se promener un cavalier, il aperçut au loin une foule innombrable qui couvrait la campagne. Des madarins parés de leur plus riche costume étaient mêlés aux paysans; des hommes de toutes les conditions semblaient réunis par la même pensée. L'encens fumait sur des autels, le son de joyeux instrumens se mêlait aux joyeuses clameurs. Il s'approcha : un roi conduisait une charrue; il traçait quelques-uns de ces sillons que le laboureur ouvre

(1) V. le *Voyage de lord Macartney en Chine.*

chaque jour avec un si rude labeur. De vénérables agriculteurs ensemençaient la terre que labourait un souverain ; compagnon des hommes les plus humbles, il ouvrait à la face du ciel cette terre qui allait être bientôt sillonnée sur toute l'étendue de l'empire.

Cérémonie auguste, noble consécration, s'écria le brahme, tu devrais être célébrée de l'orient à l'occident, partout où le soleil voit les misères du laboureur, partout où il pompe la sueur de son front. Hélas ! j'ai déjà parcouru bien des contrées, et j'y ai lu sur le visage de bien des hommes ce terrible proverbe chinois :

Tout le monde mange, mais peu se rassasient.

Que les rois célèbrent donc par toute la terre la fête de l'agriculture ! car il a été dit :

Le riche pense à l'année qui vient, et le pauvre songe au jour présent.

Et qui pourrait oublier ces paroles terribles :

Tous les grains de riz que vous mangez ont été arrosés de la sueur du laboureur.

Après avoir contemplé quelque temps la joie de tout ce peuple et la vraie grandeur de ce roi, il entra dans la ville par cette longue avenue pavée d'immenses dalles de granit, qui conduit au *Kingtching* ou à la cité impériale. Là il eut occasion de se convaincre que si cette nation avait de grandes vertus, elle avait aussi des vices cachés, plaies hideuses que ne pouvait pas toujours fermer l'excellence des lois. Sa politesse obséquieuse cachait le plus souvent une dissimulation envenimée. Il y avait dans la docilité du peuple quelque chose de servile, et, dans la grande rue du Tchhang-Ngan-Kiai (la belle rue du repos perpétuel), il s'aperçut à ses dépens que quelques individus mettaient à dérober presque autant d'habileté que d'autres en mettaient à créer les plus brillantes merveilles de l'industrie.

Cependant, comme Nara-Mouny était enclin par sa nature à chercher plutôt la sainte beauté de l'ame, qu'à scruter d'un regard toujours irrité les vices hideux qui la souillent, il s'en-

quit soigneusement des sentences d'un peuple qui avait après tout de si belles institutions, et qui se maintenait depuis des siècles dans la prospérité, malgré les invasions de peuples barbares. Le plus grand miracle de leur sagesse avait été de les soumettre à la civilisation. Parmi un grand nombre d'adages, voici les vingt proverbes qu'il choisit :

Une petite impatience cause de grands troubles.

Celui qui peut supporter les plus grands travaux est celui qui peut résister aux plus longs.

A celui qui te donne sur-le-champ une goutte d'eau, tu lui donneras en échange une fontaine intarissable.

Les paroles sont la clef du cœur.

La raillerie est l'éclair de la calomnie.

Si tu as de l'argent, secours les hommes avec ; si tu n'en as point, emploie les bons procédés.

Quand tu es seul, songe à tes défauts ; quand tu es en compagnie, oublie ceux des autres.

Qui veut jouir des douceurs de la richesse doit accepter l'amertume du travail.

Si la conversation n'est pas à propos, une parole est déjà de trop.

Qui dans sa maison n'héberge personne en voyage sera l'hôte de bien peu de gens.

Dans le bonheur, rappelle-toi tes parens ; dans le péril, confie-toi à un vieil ami.

Dans une melonnière, ne touche pas aux cloches; au-dessous du prunier, ne tends pas ton bonnet (évite d'exciter le soupçon).

Quand trois personnes vont ensemble, j'aurai toujours à apprendre : en imitant ce qui se fait de bien, en me corrigeant de ce qui se fait de mal.

Gouverne ta maison, et tu sauras combien coûtent le bois et le riz ; élève tes enfans, tu sauras combien tu dois à ton père et à ta mère.

Si tu veux un remède pour l'ivrognerie, ouvre les yeux et regarde l'ivrogne.

C'est le *peu* qui sert et non le *beaucoup*.

Si tu ne veux pas qu'on le sache, ne le fais pas.

Ne mets pas la faux dans la moisson d'autrui.

Les oiseaux qui traversent l'air ne laissent qu'un son ; l'homme passe, et sa renommée survit.

Lorsqu'il eut recueilli ces proverbes, qui pouvaient s'adresser également à tous les peuples, et qui peignaient la morale de tous les hommes, il choisit encore dans les livres du plus célèbre philosophe de ces contrées trois sentences qui s'appliquaient plus particulièrement aux vertus pratiquées par les Chinois.

Heureux qui peut rendre à son père et à sa mère tous les soins qu'il en a reçus dans son enfance! plus heureux encore qui leur rend leurs sourires, leurs caresses, leur joie, leurs folies, et y met autant de sentiment. Un grand âge est quelquefois une seconde enfance; pourquoi la piété filiale n'irait-elle pas aussi loin que l'amour paternel et maternel?

L'armée la plus invincible est celle où les pères pensent le plus souvent à leurs enfans, les fils à leurs parens, et les frères à leurs frères.

Qui se souvient des bienfaits de ses parens est trop occupé de sa reconnaissance pour se souvenir de leurs torts.

Il y ajouta cette belle parole de Confucius :

Reconnais les bienfaits par d'autres bienfaits ; mais ne te venge jamais par d'autres injures (1).

En quittant le céleste empire, le brahme

(1) Lao-tseu, Cong-futzeu, que nous appelons Confucius, et Mengs-tseu (Mincius), sont à la fois les plus grands moralistes et les plus grands philosophes chinois. Confucius naquit l'an 501 avant notre ère; il mourut l'an 479, neuf ans avant la naissance de Socrate. Le fond de sa doctrine avait pour but de dissiper les ténèbres de l'esprit, et d'améliore les instincts du cœur en flétrissant es vices.

avait l'intention de se diriger par terre vers les royaumes de l'Occident; il se joignit en conséquence à une caravane qui devait traverser la Tartarie, et se rendre en Europe par ces steppes immenses qui ont donné si souvent des conquérans à la Chine, et des voisins dangereux à la Russie. Après avoir dépassé cette grande muraille ruinée, que les Chinois appellent le *mur des dix milles stades*, au bout de plusieurs mois de marche, il entra dans les vastes plaines qui séparent le monde oriental des immenses possessions de la Russie. Durant ce pénible voyage, au milieu de ces plaines désolées, couvertes de nations errantes, il eut occasion de s'assurer d'un fait, c'est qu'il n'y a pas un peuple si dépourvu des biens de ce monde, qui n'ait reçu pour sa consolation une partie du trésor divin que lui-même cherchait par toute l'étendue de la terre. Il rencontra chez les Tartares trois ou quatre proverbes qu'il inscrivit dans son recueil, qu'il avait intitulé le *Livre de la sagesse*.

Un Kalmouk qui l'avait reçu sous sa tante lui avait dit : « *Le plus mauvais pays est celui où l'on n'a pas d'amis*. Rappelle-toi que dans le désert tu en as rencontré un, et nos plaines te paraîtront moins tristes. » Puis il ajouta : « Notre vie errante t'a peut-être paru blâmable ; mais en y réfléchissant, tu verras que tous les hommes ne peuvent pas adopter le même genre d'existence, et qu'il est sage de tirer le meilleur parti possible de la contrée où Dieu vous a placé. D'ailleurs le monde entier est comme cette tente : *C'est un logement passager où l'on reçoit les voyageurs ; celui qui néglige de faire les provisions dont il a besoin pour passer outre est un insensé*, et si nous n'avons pas les biens de la terre, nous espérons ceux du ciel. »

Comme Nara-Mouny était surpris de ne pas rencontrer un seul temple dans ces déserts que parcourent d'immenses troupeaux, son guide descendit de cheval, et se contenta de lui montrer la voûte céleste, qui mariait vers l'horizon

ses teintes bleues à l'immense pleine de verdure qu'ils traversaient. « Faut-il donc un autre temple, dit-il, où Dieu a paré l'autel ? » Cependant, à quelque lieues de là, il rencontra près de la tente d'un chef tartare un cylindre, couvert d'une multitude de pavillons dorés tournant au gré des vents : c'étaient des prières de reconnaissance que l'homme de ces contrées, qui ne saurait bâtir un temple, adresse au Créateur (1). Nara-Mouny fut touché de cette prière muette qui parle à Dieu pour les hommes, même dans le désert qu'ils n'ont fait que traverser. Il demeura convaincu qu'il n'y a pas de peuple, si barbare qu'il soit, qui n'ait en lui-même quelque sentiment majestueux de la Divinité. « Vous avez raison, lui dit un Allemand qui avait fait trois fois le tour du monde pour recueillir la science, comme lui recueil-

(1) On peut voir dans les *Voyages de Pallas* le dessin de cette espèce d'autel, que quelques voyageurs ont appelé un moulin à prières. Ces prières sont écrites sur de petits drapeaux en soie.

lait la morale; et c'est chez un peuple errant qui n'a d'autre temple que la voûte du ciel, que j'ai trouvé une des plus touchantes images de la reconnaissance de l'homme pour la Providence.

La poule sauvage ne se désaltère jamais par une goutte d'eau qu'elle n'élève ses regards vers le ciel. »

Le brahme, après l'avoir écouté, répondit : «Je vois, en vérité, qu'il n'y a pas de peuple tellement corrompu qu'on ne puisse l'interroger sur quelque bonne maxime; il n'y a pas de peuple si misérable qu'il n'ait le sentiment de Dieu.

Dans nulle contrée de la terre, l'homme n'a pu oublier sa céleste origine. »

Arrivé à Bouckara, Nara-Mouny fut incertain s'il se rendrait dans le cœur de l'Europe par la Russie, ou bien s'il continuerait à recueillir la sagesse de l'Orient avant d'entrer dans les contrées du Nord; le savant Allemand lui dit : « Imitez la marche de la sagesse; elle

nous est venue d'Orient; elle brille dans votre pays derrière les âges, comme le soleil levant qui va parcourir le ciel se montre à l'horizon. L'Orient est comme un vieux patriarche qui raconte ses antiques préceptes à l'Europe, et qui lui dit, dans un sublime langage, qu'il faut profiter de l'expérience des siècles tout en faisant mieux qu'eux. Écoutez donc les pères avant d'interroger les enfans. La première voix qui ait appelé les peuples à la civilisation est venue, comme vous, de l'Inde; l'Égypte et la Perse l'ont écoutée; la Grèce l'a recueillie. Elle s'est fait entendre ensuite chez les Romains, qui ont éloquemment répété ses préceptes à tous les peuples de la terre. Nous la disons maintenant au Nouveau-Monde; car ainsi que l'annonce votre vieille maxime :

La science des pères doit être l'héritage des enfans.

Je puis, du reste, continua-t-il, vous éviter d'aller en Russie, car j'ai séjourné dans ce

pays durant longues années. Ce peuple a mêlé dans ses institutions les mœurs despotiques de l'Orient et celles des peuples les plus civilisés de l'Europe : il n'a pas su entrer encore dans la direction qui doit assurer son avenir. Pierre Ier, génie civilisateur, lui a révélé ses déstinées; cependant, subjugué autrefois par les Tartares, il a conservé quelque chose des coutumes rudes de ses envahisseurs. En rapport perpétuel avec les peuples européens, il a su habilement se parer de leur grâce et de leur politesse; il bâtit de somptueux palais, mais conserve chez lui l'esclavage, aboli par toutes les grandes nations. Cependant une reine a effacé de son code la peine de mort, et sous ce rapport la Russie, qui imite tant les autres peuples, offre un grand exemple à imiter. Malheureusement une pénalité encore barbare, le knout, rend souvent illusoire cet élan de l'humanité; l'Europe gémit encore de l'implacable vengeance exercée sur un grand peuple, qui n'a eu d'autre crime que de réclamer à la face du

monde le bien le plus sacré que possède une nation, sa liberté !

Voici cependant quelques proverbes dignes d'être inscrits sur votre livre :

Dieu sèchera ce qu'il a mouillé.

Silence, prudence ; prudence, science.

On reçoit l'homme suivant l'habit qu'il porte, et on le reconduit suivant l'esprit qu'il a montré.

Une dette est belle par son paiement.

On ne vit pas long-temps avec l'esprit d'autrui.

Veux-tu manger du pain, ne reste pas couché sur le four.

Un sot jette une pierre dans la mer, cent sages ne la retireront pas.

Prépare-toi à mourir, mais sème toujours pour les autres.»

Le savant Allemand continua: «De la Russie je suis allé autrefois en Danemark et en Norwége. Ces pays ont été peu favorisés par la nature ; elle s'y montre cependant imposante et majestueuse, comme ces mères vertueuses, sans indulgence, qui jouissent des qualités de leurs enfans sans les récompenser par de flatteuses caresses. On a froid en Danemarck,

mais l'hospitalité y réchauffe le cœur, et l'inflexible probité y dirige les esprits; j'y ai trouvé cette belle maxime populaire :

La vertu rend noble.

Et cette autre m'a été répétée par un vieux magistrat :

L'homme d'honneur ne s'embarrasse ni des louanges, ni des reproches.

Un ministre de la religion me dit le même jour :

Le repentir est une bonne chose; mais il vaut mieux se garder de ce qui y expose.

Mais je n'oublierai jamais la sentence d'un bon paysan qui m'avait accueilli dans sa cabane au milieu d'un grand bois de sapins qui lui fournissait une partie de sa subsistance (1). Dans ces grands bois toujours verts, il ne semblait désirer autre chose qu'un hôte au cœur

(1) Les paysans du Nord font un pain mangeable avec l'écorce intérieure du sapin réduite en farine.

simple qui pût réjouir de temps en temps, par sa présence, cette solitude au milieu des forêts; mais il craignait le riche orgueilleux, et voilà ce qu'il me répétait :

Ne mange pas de cerises avec le grand seigneur, de peur qu'il ne te jette les noyaux au nez.

Un Norwégien, son ami, me dit qu'il vivait dans une solitude plus désolée encore, mais qu'il ne s'en plaignait point : car ajouta-t-il, *un jour apprend quelque chose à l'autre, et le monde est partout la terre du Seigneur.*»

Après avoir remercié le savant Allemand qui s'en allait à Moscou, Nara-Mouny se dirigea vers le glorieux empire de la Perse, qu'il comptait parcourir avant d'entrer en Arabie. Comme il approchait d'une ville populeuse, dont il admirait déjà les minarets dorés, il aperçut un pauvre cultivateur qui, malgré l'ardeur dévorante du soleil, labourait un coin de terre qu'il se disposait à ensemencer. Un de ses compagnons de voyage lui dit que c'était un pauvre

Parsis (1), qu'il le reconnaissait à sa misère et surtout à son action. Nara-Mouny jugea l'occasion favorable pour s'informer de l'antique sagesse du peuple dont ce pauvre laboureur était un misérable débris; il recueillit de sa bouche cette sentence qui lui expliqua comment un homme travaillait à l'ardeur du soleil quand toute créature se reposait :

Celui qui sème des grains est aussi grand aux yeux d'Ormusd que s'il avait donné l'être à cent créatures.

Il comprit par cette maxime ce qu'il y avait de grand dans la volonté du législateur qui convie l'homme au travail en l'élevant vers Dieu.

En continuant sa route, il s'aperçut que ce précepte avait été complétement oublié, et il reconnut mieux la haute sagesse qui avait vu

(1) Les Parsis ou Guèbres, adorateurs du feu, sont les descendans des antiques Persans, dont Zoroastre (Zerdhucht ou Zerdascht) fut le grand législateur. Ils sont maintenant en très-petit nombre, et se livrent aux travaux agricoles.

dans l'agriculture l'action la plus agréable à la Divinité.

A mesure qu'il avançait dans le cœur de la Perse, la plupart des villes lui paraissaient désertes et les champs lui semblaient désolés. Il y avait du luxe sans prospérité et de la recherche sans abondance. Cependant les Persans parurent être au brahme un peuple spirituel et indulgent, n'ayant point, il est vrai, la franchise du cœur, mais sachant mettre tout en usage pour conserver la bonne grâce des actions. Nara-Mouny dit en lui-même : « Je me fierai moins à leur parole que je ne me plairai dans leur conversation; c'est quelque chose que la politesse, mais ce n'est une qualité réelle que quand elle rehausse la sincérité. » Un vieux mollah, qu'il avait connu dans l'Inde, lui cita grand nombre de proverbes; ce fut à grand'peine qu'il put faire un choix. Voilà les neuf qu'il conserva : ils lui parurent caractériser ce peuple ami du plaisir, et qui fait sa vertu principale de l'hospitalité.

La politesse est une monnaie destinée à enrichir non point celui qui la reçoit, mais bien celui qui la dépense.

Un homme peut passer pour sage lorsqu'il cherche la sagesse; mais s'il croit l'avoir trouvée, c'est un sot.

L'ignorance est une rosse qui fait broncher celui qui la monte, et qui fait rire de celui qui la mène.

Le don d'un homme généreux est un vrai présent; le don d'un homme intéressé est une demande.

L'aumône est le sel des richesses ; sans ce préservatif, elles se corrompent.

Deux choses sont inséparables du mensonge, beaucoup de promesses et beaucoup d'excuses.

Malheur à la nation où les jeunes gens ont dejà les vices des vieillards, et où ceux-ci retiennent encore tous les travers de la jeunesse.

Cependant, au milieu de ces maximes ingénieuses d'un peuple doué de toutes les grâces de l'esprit, il y en eut deux qui parlèrent à son cœur, en lui rappelant les plus imposans souvenirs de la na:ure et les plus doux préceptes de la vertu. L'une, dit-il en lui-même, c'est la bonne et sage Parvaty, interrogeant tous les objets de la nature pour éle-

ver sa pensée vers Dieu; l'autre, c'est son noble père, conviant tous les hommes à la pitié, qui console, même quand elle ne peut soulager.

Chaque feuille d'un arbre vert est aux yeux du sage un feuillet du livre qui enseigne la connaissance du Créateur.

O toi qui peux jouir d'un doux sommeil, pense à ceux que la douleur empêche de dormir ! ô toi qui marches lestement, aie pitié de ton compagnon qui ne peut te suivre ! ô toi qui es opulent, songe à celui que la misère accable.

Après avoir visité Hispahan, dont il admira la splendeur éteinte, Nara-Mouny se rendit à Téhéran, qui est devenu la capitale de l'empire. Là il s'aperçut, malgré l'ignorance du peuple et malgré sa pauvreté, qu'il marchait vers une amélioration réelle, grâce aux Européens, que l'héritier du trône consultait sans cesse, et dont la science le guidait (1). De là,

(1) Depuis quelques années, et grâce surtout aux efforts du prince Mirza, les Persans ont senti l'avantage de notre tactique sur la leur, et ils ont équipé

traversant quelques provinces fertiles, mais peu cultivées, il se rendit au golfe d'Ormus, d'où il s'embarqua pour l'Arabie, après avoir admiré les jardins fertiles d'où un faible arbrisseau a été tiré il y a quelques siècles pour changer la face du commerce et de l'agriculture dans le monde entier (1); il résolut de se rendre dans l'antique pays d'Égypte, en traversant les déserts qui séparent l'Arabie-Heureuse de ces contrées.

Dans le désert, s'il ne put aimer la nature, il fut frappé des imposans phénomènes qui se

leurs troupes à l'européenne; mais on vient d'apprendre qu'un établissement lithographique avait été récemment formé à Téhéran pour multiplier les livres utiles, ce qui vaut beaucoup mieux que d'apprendre à faire la guerre. Par la secte du mahométisme à laquelle ils appartiennent, les Persans sont moins ennemis des arts que les autres musulmans.

(1) Le cafier ou caféier, originaire d'Arabie, n'a été transporté en Europe qu'il y a deux siècles; depuis il a formé un nouveau lien de commerce entre les deux mondes.

passent dans ces solitudes désolées : tantôt c'était le semoun, ce vent funeste que les Orientaux ont appelé le vent empoisonné, qui soulève d'immenses colonnes de sable, et qui détruit souvent des caravanes nombreuses comme des armées ; tantôt c'était le mirage, phénomène trompeur qui rappelle au poète les déceptions de l'espérance, et qui grandit la majesté du désert en l'animant des reflets tremblans du ciel.

Au milieu de cette nature âpre, terrible, fantastique, l'homme lui offrit des vertus réelles à observer. Les paroles d'hospitalité n'étaient point seulement sur ses lèvres, elles venaient de son cœur. Un jour qu'il était accablé par une chaleur dévorante, et qu'il allait succomber à la soif qui le tuait, un pauvre Arabe se priva pour lui d'une outre d'eau pure qu'il avait réservée. Touché de ce dévouement, le brahme voulut lui donner un anneau précieux qu'il portait au doigt, mais l'Arabe le refusa : « Qu'est-ce qu'un verre

d'eau ? s'écria-t-il généreusement. — Le prix de l'éternité quand on l'offre comme tu me l'as donné, dit le brahme.»

La vie de cet Arabe lui offrit un trait sublime dont il fut encore plus touché. Voilà ce qui lui fut raconté.

Horeb était autrefois connu dans le désert par son cœur bienveillant comme il l'était par son instinct de courage, par sa fière pensée d'indépendance. C'était lui qui rendait plus joyeuses les fêtes en jouant de son rhébab; c'était lui qui rendait plus terrible le désert en s'élançant le premier sur sa rapide cavale, qui l'emportait au combat. Maintenant, Horeb ne parlait plus; il soignait encore sa cavale, mais c'était pour courir à des combats plus terribles que tous ceux qu'il avait livrés dans le désert. Le soir, on le voyait à l'entrée de sa tente, contemplant le soleil qui se couchait à l'extrémité de la plaine; sa pensée se reportait vers un temps plus heureux, vers un temps où il avait un fils qui habitait avec lui

sa tente, qui partageait tous ses travaux, qui chaque soir louait Allah de leur avoir donné la liberté dans le désert. Ce fils, la trace de son sang avait été découverte sur le sable, et les vautours avaient fait un repas sanglant de son cadavre; il était tombé victime de la haine qui désolait deux tribus. Horeb pleurait en silence, et c'était en silence qu'il se promettait, au fond du cœur, de tirer une terrible vengeance du meurtrier, une de ces vengeances dont on parle encore long-temps dans le désert, quand ceux qui l'habitaient ont cessé de le traverser. Un jour, comme il était seul avec ses douloureux souvenirs, un voyageur se présente devant sa tente; il avait été dépouillé par les tribus d'Ouadelims, et il demandait l'asile qu'on ne refuse jamais dans ces plaines désolées, où l'homme malheureux est un frère que nous envoie, pour quelques heures, celui dont la toute-puissance guide le chamelier, à travers cet océan de sable. Horeb accueillit le voyageur, bien qu'il vît à son vêtement que sa

nation etait une nation étrangère, et que sa tribu n'avait point prononcé les sermens d'amitié qui unissent les nations du désert. Il se contenta de lui dire : *Selam aleïkoun* (que la paix soit avec toi), et lui servit les mets qu'on offre à l'étranger.

Le repas était fini, et le voyageur, jusqu'alors silencieux, offrait ses actions de grâces au Dieu du désert, et à l'hôte qui l'avait reçu, lorsqu'un soupçon terrible entra dans l'ame d'Horeb. — Il demeura cependant quelque temps immobile, comme s'il cherchait à se préparer à un grand événement, puis il interrogea le fugitif sur sa tribu : la réponse fut telle qu'un horrible frémissement circula dans les veines de l'Arabe, et qu'il lui sembla que l'haleine dévorante du semoun arrêtait sa vie en desséchant son sang. Une seconde demande lui livra un nom qui le fit rugir comme le lion de ses plaines. Saisir son poignard et le tirer, en faire jaillir l'éclat aux yeux de l'étranger, ce fut l'affaire d'un rapide

instant ; mais cet instant apporta avec lui sa réflexion généreuse. « Va, dit-il, va, meurtrier de mon fils ; que Dieu te punisse par le remords, s'il ne te punit par le sang ! on n'entendra pas dans le désert le nom d'Horeb mêlé au souvenir du meurtre d'un hôte. — Fuis donc, mon hôte, fuis ; le désert est bien grand et l'homme bien faible. » Il ajouta, dit-on, ces derniers mots d'une voix sourde, en posant encore involontairement sa main sur son poignard.

Le meurtrier s'enfuit, et l'on dit que, quelques mois après, sa tribu cessa de faire la guerre à la tribu d'Horeb, qu'on appelait depuis ce temps l'hôte sublime du désert.

Ce fut donc sous la tente d'Horeb que Nara-Mouny entendit prononcer ces belles paroles qu'il inscrivit dans le Livre de la sagesse, et qui lui parurent plus grandes encore en se rappelant le lieu où il se trouvait.

Les richesses et le monde passeront, mais les bonnes actions demeurent.

Persuadé qu'un homme qui avait recueilli une aussi excellente maxime, et qui la mettait chaque jour à exécution, devait avoir fait un noble choix parmi toutes celles qui semblent avoir été méditées, depuis des siècles, par les patriarches du désert, il l'interrogea sur la sagesse antique; l'Arabe lui dit: « Nous sommes pauvres des biens de la terre, mais nous sommes riches des paroles de Dieu. » Et il lui dicta ces vingt sentences, que le brahme recueillit aussitôt :

La tempérance est un arbre qui a pour racine le contentement de peu, et pour fruit le calme et la paix.

Ressemble à la fourmi durant les jours d'été.

Allume ton flambeau avant que les ténèbres n'arrivent.

Que ta bouche soit la prison de ta langue.

Point de repos pour l'envieux.

L'omission du péché est meilleure que l'exécution de la pénitence.

Qui demande à un ami plus qu'il ne peut faire mérite un refus.

Le plus mauvais des hommes est celui qui n'em-

ploie pas ses talens pour le bien et l'utilité des autres.

Le meilleur compagnon pour passer le temps est un livre.

La libéralité du pauvre est la meilleure.

Ne dites pas du mal des morts, afin que le grand de tous..... Qui se refusera de mettre au bien que vous aurez fait demeure dans la mémoire des hommes.

Soyez persuadé qu'il n'y a pas d'offense si grande qui ne mérite d'être pardonnée.

Qui ne fait pas le bien dans la prospérité souffre beaucoup dans la disgrâce.

Il ne faut pas avoir honte de demander ce que l'on ne sait pas.

Combien la vie serait courte, si l'espérance ne lui donnait de l'étendue !

Ne laissez point de dire la vérité, quand vous sauriez qu'elle est odieuse.

Qui apprend les sciences et ne pratique pas ce qu'elles enseignent ressemble à un homme qui laboure et qui ne sème pas.

Nous sommes esclaves d'un secret publié, au lieu que le secret est notre esclave tant que nous le tenons caché.

Mesurez chacun suivant sa mesure.

La solitude absolue est une demi-folie.

Toujours monté sur le chameau, ce précieux animal que la nature semble avoir créé pour les contrées désolées qu'il habite, et que les Arabes ont appelé *le navire du désert*, le brahme arriva bientôt en Égypte, d'où il voulait passer en Turquie, dans ce pays où l'on ne voit que les ruines d'une civilisation effacée; il admira une civilisation qui recommence; il contempla avec surprise la ressemblance qui existe entre les immenses monumens de l'antique Égypte et ceux de son pays (1); et il comprit que ces deux contrées, unies par des liens dont nous avons perdu le souvenir, peuvent être regardées comme les mères fécondes de l'humanité (2).

(1) Durant notre fameuse expédition d'Égypte, les Hindous qui arrivèrent à la suite des troupes anglaises restaient dans l'admiration en présence de ces ruines qui leur rappelaient celles de leurs pays.

(2) Le pacha d'Égypte envoie, comme on sait, de nombreux élèves à Paris, pour y étudier sous des maîtres habiles les sciences et les arts qu'ils doivent porter ensuite dans leur pays. C'est ainsi que l'Europe rend à l'Égypte ce qu'elle lui a emprunté.

Quand il passait devant ces obélisques qui élèvent orgueilleusement leur tête au milieu des ruines, et qu'il contemplait les colonnades immenses, restes des temples abattus, ce qu'il regrettait, c'était moins cette magnificence effacée des édifices, que les maximes de la sagesse antique gravées sur leurs murailles, et qu'on ne comprend plus : une seule parole sublime de l'homme, guidant l'homme dans sa carrière, lui paraissait plus regrettable encore que le souvenir d'un grand débris. En passant près du Caire, un Arabe s'écria :

> Où est-il celui qui a bâti les deux pyramides? Qu'est devenue la nation au milieu de laquelle il vivait? Quelle a été sa fin? Quel a été le lieu de sa chute?

Les hiéroglyphes gravés sur le granit ne purent lui répondre (1).

(1) On a pensé que la langue cophte renfermait les racines de l'ancienne langue égyptienne, et c'est à l'aide de cette langue, qui a cessé d'être parlée dans le siècle dernier, que l'illustre Champollion,

Mais un vieux Cophte, descendant des antiques Égyptiens, lui dit :

La vie des morts consiste dans le souvenir des vivans.

« Je vois ici des débris magnifiques ; mais je les vois arrosés de la sueur des peuples ; je contemple des piliers superbes, mais leur base est arrosée de sang. Pour élever une seule de ces pyramides, il a fallu les efforts de plusieurs millions d'hommes mourans de faim, accablés par la chaleur, et maintenant nous savons à peine que c'est un tombeau ; si c'était un temple dédié à quelque divinité bienfaisante, les hommes ne l'auraient peut-être point oublié. »

De l'Égypte, où tout retentissait du nom des Français, qui subjuguent les habitans par les sciences après les avoir subjugués par les

dont la perte récente est si douloureuse pour les sciences, avait naguère espéré pouvoir lire les caractères hiéroglyphiques gravés sur les monumens égyptiens.

armes, le brahme passa en Syrie, et de là il se dirigea vers la Palestine. Au bout de quelques semaines, Nara-Mouny arriva dans un pays bien pauvre; mais il lui parut bien grand, quand il sut que c'était de là qu'était sortie cette maxime qui fit de nouvelles destinées au monde :

Aimez votre prochain comme vous-même.

Il lui sembla entendre une autre voix qui lui disait : « Cette parole, si on comprend toute sa valeur, cette parole sublime abolit l'esclavage. C'est le plus grand mot qui ait été dit à l'humanité. »

Il recueillit en Judée ces autres proverbes; ils venaient de la Sagesse de Salomon et de ces vieux prophètes qui ont enseigné le genre humain :

Ne dites point à votre ami : « Allez et revenez demain, je vous rendrai service, » lorsque vous pouvez le faire sur-le-champ.

Celui qui a pitié du pauvre devient le créancier de Dieu même, qui lui rendra ce qu'il aura donné.

La justice et la bonté sont plus agréables à Dieu que les offrandes.

Après avoir visité des lieux qui lui semblaient vénérables, puisqu'ils avaient inspiré une morale si vraie pour tous les hommes, il résolut de s'embarquer au petit port de Jaffa et de se rendre à Constantinople, qui se trouve bâtie entre l'Europe et l'Asie, comme sur les confins de deux mondes et de deux religions.

En arrivant dans ce pays, il fut frappé de la magnificence de sa position, de la beauté de son aspect, des immences ressources qu'elle offre au commerce; mais les Turcs y avaient bâti des maisons en bois où s'élevaient autrefois des édifices en marbre : il en était de même de la sagesse de la nation; elle était mêlée de maximes sublimes et de déplorables superstitions. La croyance à la fatalité, en empêchant l'homme de prendre les précautions qu'exige le simple bon sens, détruisait presque autant d'hommes que la peste dans toute sa furie. Ses croyances religieuses s'opposaient

souvent au progrès de sa raison, et il ne fut plus étonné du mépris de ce peuple pour les arts et pour les monumens, quand on lui eut fait lire certaines sentences du *Coran*.

Cependant, malgré les préjugés qu'enfantent de semblables maximes, les Turcs parurent à Nara-Mouny braves, sobres, invariables dans leurs promesses, incapables de fausser leurs sermens; mais ils lui parurent aussi ce qu'ils étaient en effet, féroces dans la victoire; implacables dans leur vengeance, orgueilleux des moindres succès. Quand il l'eût oublié, la Grèce désolée le lui aurait rappelé. Au moment où le brahme arrivait dans ce pays, l'ancien gouvernement tombait sous l'influence de la civilisation d'Europe; Mahmoud venait d'abattre cette milice audacieuse qui retardait le progrès des peuples en s'arrogeant, les armes à la main, le droit de leur donner des chefs (1);

(1) Tout le monde sait que Mahmoud a enfin accompli ce qu'avaient inutilement essayé quelques-uns de ses prédécesseurs. Les Yeni-Tcheri (ou

avec les janissaires tout l'ancien édifice social des Turcs s'écroulait pour se régénérer.

Cependant au milieu de ces révolutions et des bouleversemens intérieurs qu'elles suscitaient, Nara-Mouny trouva que la sagesse simple des proverbes, qui résiste à tous les orages et qui brave tous les siècles, ne s'était pas éteinte comme il le craignait, et voici les vingt maximes populaires qu'il recueillit de la bouche d'un effendi lettré (1).

Avant que le chariot se brise, les gens qui montrent le droit chemin sont nombreux.

Ce n'est pas en vivant long-temps, c'est en voyant beaucoup qu'on apprend quelque chose.

L'homme est le miroir de l'homme.

Le paresseux dit : Je n'ai pas la force.

hommes de la nouvelle milice), que nous avons appelés *janissaires*, formaient un corps militaire et politique qui s'arrogeait fréquemment le droit de déposer les sultans, et que Mahmoud, grâce à sa fermeté, a su renverser. C'est un des plus grands événemens politiques de notre époque.

(1) Nom que les Turcs donnent à tous les hommes s'occupant des lois et de l'administration.

On ne jette pas de pierres à l'arbre stérile.

Si nous n'avons pas de richesses, ayons de l'honneur.

Ouvrons les yeux de peur qu'on ne nous les ouvre.

Beaucoup de gens ignorent, faute d'avoir su entendre.

Tout ce que tu donnes, tu l'emporteras avec toi.

Tends la main aux malheureux, Dieu ne t'abandonnera pas.

Qui donne aux pauvres donne à Dieu.

Qui trop entreprend finit peu.

Le désœuvrement est le père des soucis.

Avec du temps et de la patience, les feuilles du mûrier deviendront du satin.

Fais du bien et jette-le à la mer, si les poissons l'ignorent, Dieu le saura.

C'est degré par degré qu'on monte au haut de l'escalier.

Je puis faillir, mais tu dois pardonner.

Prends l'étoffe d'après la lisière et la fille d'après la mère.

Point de créatures sans défauts, point de péchés sans repentir.

On guérit de coups de couteau, on ne guérit pas de coups de langue.

Il y ajouta ces quatre maximes, qu'un vieux négociant turc lui traduisit, en ajoutant que,

durant sa longue carrière, elles lui avaient appris à obtenir quelque renommée dans sa profession, à éviter les grandes catastrophes dans sa fortune, à connaître les hommes et à se rappeler leur destinée.

C'est à force de se tromper que l'homme devient habile.

Ici des vaisseaux ont été submergés; qu'y viens-tu faire avec ta fragile nacelle?

La sagesse n'est pas dans le nombre des années, mais dans la tête.

La mort est un chameau noir qui s'agenouille à toutes les portes.

Après avoir séjourné durant quelques mois à Constantinople, le jeune Brahme voulut contempler les débris de cette Grèce dont partout il avait entendu célébrer l'antique grandeur, et surtout les malheurs inouïs; il trouva que dans la belle patrie de Socrate, de cet homme divin, qui était mort pour une vérité (1), les barbares

(1) L'existence d'un seul Dieu. Socrate naquit à Athènes l'an 469 avant Jésus-Christ. C'est un de ces grands hommes dont la morale et les actions font

n'avaient pu éteindre tout souvenir de sagesse, comme ils avaient détruit tous les monumens. Une grande idée lancée dans le monde n'appartient plus aux hommes; elle est plus forte qu'eux. Un jeune *papas* grec, mêlant la sagesse antique à la sagesse chrétienne, lui dit sur les ruines d'Athènes: « Étranger, qui êtes venu chercher la vérité dans mon pays, je vous la dirai, comme un fils reconnaissant la dit à celui qui lui a donné la vie. La Grèce naissante était fille de l'Asie; la Grèce maintenant déchue est une mère féconde qui a enseigné les nations. Pourquoi donc, ô mon Dieu! ces nations ingrates ont elles oublié leur mère au jour de l'esclavage? Pourquoi ne se sont-elles pas rappelé ce qu'elles étaient et ce qu'elles sont? Nos fautes viennent de l'esclavage, notre courage vient de nous-mêmes. Nous nous

marcher l'humanité vers des destinées nouvelles; il fut condamné à mort, et mourut l'en 400, livrant au monde quelques-unes des grandes pensées qui devaient changer la face du monde quatre siècles après.



A. Devéria. J. M. Fontaine

sommes régénérés dans le sang, et maintenant il faut nous régénérer par la science et par la liberté. »

Le brahme, au milieu de ces ruines, ayant interrogé le descendant des Hellènes sur la sagesse antique de ses pères, celui-ci lui répondit : — Chaque nation a une mission sur la terre; nulle nation dans l'univers n'a accompli plus dignement la sienne que celle dont tu vois les débris : c'est elle qui la première a dit à l'homme : *Connais-toi toi-même* (1); et par ce conseil, si laconique mais si puissant, elle semble avoir révélé toute morale au genre humain. Dans une maxime aussi antique : *rien de trop*, elle a proclamé l'harmonie de l'univers et la nécessité d'expliquer tout ce qui compose cette union divine de la terre avec les cieux. Rappelle-le donc sans cesse à ta mémoire : *Connais-toi toi-même*, c'est le

(1) Cette maxime, ainsi que la seconde, était inscrite en lettres d'or sur le temple de Delphes.

principe de toute sagesse ; *rien de trop*, c'est le principe de toute science.

« La Grèce a parlé au monde, et l'a civilisé par trois grands interprètes : Platon, en proclamant la pensée de Socrate, a expliqué la morale divine que l'homme tient des cieux. Aristote, en interrogeant sans cesse la nature et les institutions qui régissent l'humanité, a proclamé la science qui doit la gouverner (1).

» Les maximes de la Grèce sont nombreuses, mais elles ont abandonné le pays où elles sont nées, elles se sont transformées selon leurs principes religieux. Si l'on s'en rapporte à un vieil auteur de la Grèce, les proverbes étaient jadis en tel honneur dans ces contrées, qu'on les gravait sur ces pierres qui bordent

(1) Il suffit d'être faiblement initié au mouvement intellectuel du moyen âge, pour se convaincre que c'est à Aristote qu'on doit la régénération des études en Europe : après l'invasion des barbares, les ouvrages de ce père de la science furent un instant perdus ; mais les Arabes nous les rendirent, et c'est grâce à eux qu'il nous ont été conservés.

les routes, et que le voyageur pouvait admirer la sagesse nationale, en même temps qu'il admirait les délicieux paysages de la contrée. Touchante alliance de la morale et de la nature, qui ne devraient jamais se séparer!

» Quant à nous, descendans bientôt régénérés de ces grands hommes, nous avons aussi des proverbes; mais les uns nous viennent de l'esclavage, et nous faisons nos efforts pour étouffer ces voix méprisables qui nous parlent un langage que nous ne voulons pas écouter; il y en a qui nous ont fait espérer l'indépendance, et nous leur donnerons l'immortalité.

Mon pacha, c'est mon fusil.

» Voilà le grand proverbe des Grecs d'aujourd'hui; il leur a donné quelque dignité, puisse-t-il leur rendre toute leur grandeur et toute leur liberté! »

Après ces paroles du jeune Grec, le brahme entra chez un caloyer qui voulut bien lui donner l'hospitalité, et qui, après lui avoir

offert un simple repas de figues et d'olives, lui traduisit quelques maximes, débris ingénieux de l'antiquité.

Sois assis quand tu siéges, pourvu seulement que ton jugement soit droit.

Soigne bien ta vigne, tu n'auras pas besoin d'envier celle de ton voisin.

Basile, honore ton père; et toi, père de Basile, observe-toi.

« Du reste, dit le bon caloyer, qui croirait nous connaître pour avoir séjourné quelque temps parmi nous, pourrait bien se tromper. Nous avons eu à lutter contre la guerre, qui détruit, et contre l'esclavage, qui corrompt. Il faut avoir été long-temps chez un peuple pour oser le juger, et avant que d'oser être juge, il faut se débarrasser de bien des préjugés; car, comme dit notre vieux proverbe,

Les yeux du lièvre sont autres que ceux de la chouette, *et cependant* la médisance s'asseoit sur la grande route, et se moque de tous ceux qui passent.

» Mais ce qu'il y a d'assuré c'est que celui

qui a vécu avec droiture ne craint pas davantage ce proverbe qu'il ne craint le dernier que j'ai à vous citer :

Chacun a l'heure de sa mort écrite sur son front en caractères qui sont indéchiffrables pour l'homme, mais que le doigt de Dieu a tracés.

En achevant ces mots, le caloyer dit adieu au brahme, qui reprit le chemin de Constantinople avec l'intention de s'y embarquer pour les pays les plus civilisés de l'Europe, qu'il voulait enfin visiter. Fort heureusement pour lui, quand il arriva dans cette ville, l'empire ottoman faisait armer un navire qui devait croiser dans la Méditerranée, et transporter un savant effendi à Alger, pour s'entendre sur les affaires des Babaresques, qui n'étaient point terminées. Nara-Mouny, qui n'aspirait qu'à voir de nouvelles contrées, ne fut point fâché d'aller visiter un peuple qui venait de recevoir les grandes leçons du malheur, et qui devait les méditer.

Arrivé sur les côtes d'Afrique, dans ce pays

où les Français avaient porté la guerre et où ils développaient ensuite leur industrie, il admira combien l'esprit des hommes tendait à s'associer, et il comprit que le germe de la civilisation, déposé même parmi des barbares, finit par y prospérer. Il ne put s'empêcher de dire en lui-même : « C'est la noix du cocotier détachée par la main de Dieu de la palme fertile ; elle erre pendant bien des journées ballottée par les vagues de l'Océan, et puis elle vient échouer sur quelque rivage aride, où le soleil la féconde. Aux lieux où l'on ne voyait que des sables déserts, le noble palmier ombrage bientôt des milliers de rejetons, qui donnent comme lui leur ombrage et leurs fruits. »

Il fit aussi connaissance avec un Espagnol, qui, apprenant le but de son voyage, l'engagea à visiter son pays, comme le pays le plus riche en maximes qu'il y eût entre toutes les nations. Il s'embarqua donc sur un navire français, et, après quelques jours de navigation, il alla débarquer à Cadix, d'où il s'achemina vers l'in-

térieur du pays. Partout il voyait des champs en friches, des débris de somptueux édifices; la misère rebutante chez les uns, la richesse orgueilleuse chez les autres. Il se demanda en lui-même comment un tel peuple, qui paraissait rempli de nobles qualités, et qui avait de si beaux proverbes, avait pu tomber dans cet excès de misère et de dégradation. Mais, en passant près de Séville, il aperçut les débris d'un monument en pierre, qu'on nommait le *Queimadero*, et qu'on avait bonne envie de réparer. Quand il eut demandé à quoi servaient ces colonnes garnies de chaînes, on l'avertit charitablement qu'on y avait brûlé, pour la plus grande gloire de Dieu, plusieurs centaines d'hérétiques qui auraient pu cultiver la terre, et quelques milliers de juifs industrieux, qui auraient su raviver le commerce : il comprit pourquoi les champs de ce peuple étaient désolés (1).

(1) On pourrait accumuler les preuves funestes

Arrivé dans le pays de Castille, après avoir fait l'aumône à bien des pauvres paysans qui voyaient annuellement leur culture ravagée par d'immenses troupeaux appartenant aux moines ou aux seigneurs (1), il s'enquit d'un

de cette désolation générale de l'Espagne, qui semble cependant faire un pas vers l'amélioration. Les causes de sa décadence ont été trop bien résumées par M. Bory de Saint-Vincent pour que je ne transcrive pas le calcul énergique qu'il présente, et qui donne une si terrible leçon : « L'industrie est à peu près nulle : comment pourrait-elle fleurir dans un pays où l'artisan est méprisé, et dans lequel celui-là seul est censé vivre noblement qui demeure oisif? Qu'attendre d'un état où n'existaient pas 40,000 fabricans de tout genre, 300,000 ouvriers et 1,000,000 de laboureurs, sur une dizaine de millions d'individus; lorsqu'il y avait 2,794 hidalgos ou gentilshommes, 272,645 personnes attachées au saint-office, environ 28,000 salariés du roi, 60,000 individus attachés à l'église, et 280,000 domestiques, sans compter 137,125 ecclésiastiques, moines et religieuses dont il a été question. (*Résumé géographique de la Péninsule ibérique*, p. 281.)

(1) Certaines familles parmi les grands d'Espagne ont le droit d'envoyer paître leurs troupeaux de moutons dans toute l'étendue du royaume.

homme simple et obligeant, qui avait hérité de toute la sagesse proverbiale d'un de ses ancêtres, et qui, quoique très-vieux, était encore en état de répondre à toutes ses questions. On ne l'avait point trompé, le petit neveu du prudent Sancho vivait encore au pays d'Argamesille, et il n'hésita pas à l'aller trouver. Celui-ci le prit pour un moine voyageur; car on ne voyait guère en ce pays que des moines s'enquérant de la sagesse pour la façonner à leur gré. Il n'hésita pas à lui montrer son trésor, et parmi six mille proverbes, voilà ceux que le brahme choisit; mais la moisson était trop abondante pour qu'il se contentât de glaner.

A chaque méchant son mauvais jour.

Celui qui vit mal est toujours suivi de la crainte.

Le bien, il le faut chercher, et le mal, il le faut attendre.

A celui qui n'est pas ingrat, donne-lui plus qu'il ne demande.

Au fer la rouille, et l'envie au méchant.

Sois plutôt aveugle que de voir mal.

Ceux-là sont riches qui ont des amis.

Bien que la méchanceté obscurcisse la vérité, elle ne la peut éteindre.

Trois, s'aidant l'un l'autre, portent le fardeau de six.

D'heure en heure Dieu améliore.

Laissons nos pères et nos aïeux, et soyons, pour nous-mêmes, gens de bien.

Des jugemens je ne me soucie, car mes œuvres me rendent plein de sécurité.

Celui qui a établi la loi la doit garder.

Celui qui doit rendre compte de soi et des autres doit se connaître et doit connaître autrui.

Entends d'abord, et parle après.

Si tu écoutes au trou de la serrure, tu pourras bien y entendre du mal des autres et de toi.

C'est une grande victoire, celle qu'on gagne sans répandre de sang.

Allez par la bonne voie, et vous ne tomberez pas.

C'est la vie passée qui rend la vieillesse soucieuse.

La main sage ne fait pas tout ce que dit la langue folle.

La mauvaise plaie se guérit, la mauvaise renommée ne se guérit point.

La punition est boiteuse, mais elle arrive.

Le mensonge n'a point de pieds; on attrape plutôt le menteur que le boiteux.

Ce qui est bien gagné se perd, mais ce qui est mal gagné se perd soi et son maître.

Le pis d'un procès, c'est que d'un seul il en naît cent.

Ce que force ne peut, l'industrie le surmonte.

Plus blesse une mauvaise parole qu'une épée affilée.

Les Portugais avaient été autrefois les conquérans de l'Inde. Durant son séjour dans la Péninsule, Nara-Mouny résolut d'aller les visiter; il trouva cette nation généreuse avec de grands souvenirs, et avec des misères plus grandes encore : les plaies qui dévoraient l'Espagne la désolaient, et ses souvenirs de prospérité ne servaient qu'à accroître le sentiment de sa détresse; un despotisme féroce ensanglantait Lisbonne et en chassait ces hommes à volonté de fer qui auraient pu la régénérer. Ce fut tout au plus si on lui laissa recueillir ces vingt proverbes, que les Portugais partagent avec leurs voisins.

Mieux vaut la honte au visage qu'une tache au cœur.

C'est un mal que la fin du bien.

Le temps changé, la pensée changée.

Ne t'avilis pas à cause de ta pauvreté, ne t'enorgueillis pas à cause de tes richesses.

Il n'y a pas de meilleur miroir qu'un vieil ami.

Ne t'aventure pas à parler sans que la pensée ait précédé la parole.

Dieu n'a fait personne pour l'abandonner.

N'attends jamais que ton ami fasse ce que tu pourras faire toi-même.

Parole sortie de la bouche, c'est une pierre jetée avec la fronde.

Pour avoir vie heureuse, il faut art, ordre et mesure.

Paresse, clé de pauvreté.

Quand tu pourras travailler, fais-le toujours, lors même qu'on ne te donnerait pas ce que tu mérites.

Combien la pudeur est belle ! elle vaut beaucoup et ne coûte rien.

Les diamans ont leur prix, les bons conseils n'en ont pas.

La vérité, comme l'huile, s'élève au dessus de tout.

Ne cesse point d'arroser, nonobstant l'eau du ciel.

Si tu es monté, fais en sorte qu'on ne désire point de te voir tombé.

Après avoir visité le Portugal, la Castille et l'Aragon, redoutant toujours qu'il ne prît fan-

taisie à l'inquisition de se réveiller et de mettre fin à ses voyages, pour le plus salutaire exemple de la nation, il entra dans les Pyrénées. Il sut qu'il y avait dans ces montagnes une peuplade brave, active, laborieuse, qui vivait entre deux grandes nations et qui avait conservé ses usages, qui recevait sans cesse des étrangers et qui n'avait point changé sa morale, pas plus qu'elle n'avait changé son langage (1) et une partie de ses institutions. Nara-Mouny s'attendait à trouver chez les Basques un peuple bon, mais ignorant; il s'aperçut bientôt que l'activité qui lui est naturelle l'a-

(1) On appelle la langue basque la langue *escuara*. Elle ne ressemble en aucune manière à l'espagnol ou au français, et c'est un des idiomes dont l'étude offre le plus d'intérêt. Ainsi la France voit chez elle deux phénomènes du même genre : outre les patois de ses provinces, on y parle deux langues complétement différentes de celle qui est adoptée par la majorité de la nation, c'est le bas-breton ou celtique, et le basque ou *escuara* Ce sont les Basques qui, les premiers, ont été en Europe à la pêche de la baleine.

vait entraîné depuis long-temps aux actions les plus aventureuses, et il sut d'un vieux matelot que les Basques avaient toujours formé de hardis soldats, de forts laboureurs et d'intrépides marins; il trouva chez eux un proverbe d'autant plus beau qu'il convie les hommes au progrès. Un laborieux agriculteur qui venait d'abandonner l'usage des jachères, qui laisse reposer inutilement la terre, tandis qu'elle pourrait fournir d'autres moissons, lui dit qu'il avait quitté l'usage de ses pères, en se rappelant une vieille maxime de son pays:

Laisse le bon pour le meilleur.

Le même cultivateur ajouta: C'est un proverbe qui n'est profitable qu'avec l'expérience, mais qu'il ne faut jamais oublier; vous voyez ces pâturages, ces champs abondans, ces vignes fertiles, c'est une autre maxime qui nous les a donnés. Mon père, qui était un hardi matelot,

était allé la chercher au bout de la terre, et je l'ai mise à profit :

Laboure, fume, sème, arrose, sarcle ton champ, et demande ta moisson par tes prières, comme si elle devait tomber du ciel.

Nara-Mouny emporta encore du pays basque ces deux proverbes, que lui débita le paysan :

Dieu est bon ouvrier, cependant il veut qu'on l'aide.

Le monde ressemble à la mer ; on y voit se noyer ceux qui ne savent pas nager.

Nara-Mouny arrivé sur les confins de la France, hésita s'il n'entrerait pas dans ce pays, que toutes les nations qu'il avait visitées lui avaient représenté comme la contrée de l'Europe la plus digne de grossir son trésor ; cependant il revint sur ses pas, et ayant trouvé à Valence un navire qui faisait voile pour Naples, il résolut de s'embarquer encore et de visiter l'Italie.

Arrivé dans ce beau pays, il fut émerveillé

de la multitude de moines qui allaient demandant l'aumône, et de la pauvreté de ceux qui leur donnaient leur nécessaire, n'étant pas de ceux qui ont le superflu : il ne put s'empêcher de dire en lui-même. « Ces gens ne suivent pas la maxime de mon vieux paysan basque ; Dieu leur a donné un beau soleil et de riches contrées, mais on peut leur répéter ce qu'on répète au pays de Bember : *Le fruit le plus mûr ne vous tombera pas dans la bouche.* » La population fainéante des lazzaroni lui parut si hideuse et si démoralisée qu'il les appela dans son livre les Parias de l'Europe. La paresse parut être au brahme la grande plaie de ce peuple, et la sobriété, sa vertu négative ; en les voyant, il ne put s'empêcher de leur appliquer un des plus ingénieux proverbes de son pays :

Le paresseux voudrait bien manger l'amande, mais il craint jusqu'à la peine de casser le noyau.

A mesure qu'il avançait dans l'Italie, il

était frappé des débris d'une antique grandeur qui attestaient encore la puissance des anciennes institutions qui avaient fait de ce peuple le premier peuple de la terre. Il lui semblait voir inscrite sur tous les monumens cette maxime d'un philosophe romain :

Le bien public doit être la première et la principale loi (1).

Il devina par un seul mot la grandeur de ces anciens peuples.

Si les Italiens parurent au brahme déchus de cette puissance qui domine les autres nations par les institutions et par les armes, il sentit qu'ils avaient conservé ce pouvoir de l'intelligence qui subjugue par les arts ; nulle part il n'avait été ravi par une musique aussi mélodieuse ; nulle part il n'avait vu des tableaux qui attestassent mieux le génie qui conçoit une grande pensée et le talent qui l'exé-

(1) Cicéron, né l'an 647 de Rome, 107 ans environ avant J.-C.

cute : mais souvent, près d'un palais de marbre dont il avait contemplé avec admiration l'architecture, il voyait ce que la honteuse superstition a de plus dégradé ; il comprit que « les eaux du Tibre qui servaient à assouplir les corps vigoureux des héros romains ne lavaient plus depuis long-temps que des surplis. » Cependant le peuple se consolait de ses misères au milieu de ces productions sans cesse renouvelées des beaux-arts qu'il admirait avec enthousiasme ; et c'est sans doute avec l'amour de l'indépendance le plus beau côté du cœur humain. Nara-Mouny vit bien qu'il n'en fallait pas désespérer.

Un Italien au regard animé et intelligent, auquel un Anglais du Bengale l'avait recommandé, lui dit : Puisque vous allez cherchant parmi les nations les maximes qui les ont gouvernées, vous pourrez trouver également parmi leurs adages les preuves des vices qu'on leur reproche. Vous y trouverez même les preuves des maux qui les ont détruites. A

force de nous répéter *ne te chagrine ni du temps ni de la politique*, les moines nous ont endormis, et ils nous ont dépouillés sans que nous nous soyons réveillés. Mais cette terre a de grands souvenirs et d'excellens proverbes ; avec cela elle pourra se relever. Voici les vingt adages que vous m'avez demandés.

Je vous dirai d'abord les proverbes qui peuvent nous faire retrouver notre ancienne prospérité.

A navire brisé tout vent est contraire.

Et vous conviendrez sans peine que quand un édifice est en ruine il faut se hâter de le réparer.

La main fermée ne prend jamais de mouches,

nous avertit assez de la misère qui suit l'oisiveté. Du reste voici mes proverbes, et je vous les laisserai méditer.

Heure à heure tout notre temps s'enfuit.
Un vieil ami est toujours une chose nouvelle.

Il gagne beaucoup celui qui perd une fausse espérance.

Fais honneur à tes habits, et tes habits te feront honneur.

Qui est en bonne santé est riche sans le savoir.

Qui promet à la hâte se repent à loisir.

Qui entreprend ce qu'il ne peut rencontre ce qu'il ne veut.

Un grand cœur méprise la mauvaise fortune.

Fuis un plaisir présent s'il doit te causer un mal à venir.

Pour trouver le bien, il faut le chercher.

Une belle mort honore toute la vie.

Veux-tu bien te venger de ton ennemi, gouverne-toi bien.

Vite et bien ne vont jamais ensemble.

Les faux amis sont comme l'ombre d'un cadran ; elle paraît, si le ciel est serein ; elle se cache, s'il est nébuleux.

Si tu veux qu'une chose soit secrète, ne la dis pas ; si tu ne veux pas qu'on la sache, ne la fais pas.

Les robes des avocats sont doublées de l'entêtement des plaideurs.

Il n'y a pas de plus grand voleur qu'un mauvais livre.

Le monde est fait à degrés ; l'un y monte, l'autre y descend.

— Je ne vous dois plus que deux proverbes,

dit l'Italien ; l'un s'applique aux joueurs, mais malheureusement c'est un mot ingénieux trop souvent perdu, et qu'on répète vainement sans le faire comprendre.

Il est venu pour avoir de la laine, et il s'en est retourné tondu.

Le dernier s'adresse au bavard, et vous permettrez que j'en fasse mon profit.

On veut bien de l'eau, mais non pas un déluge.

Après avoir remercié l'obligeant Italien, Nara-Mouny se remit en marche ; il traversa les riches plaines de la Lombardie, et arriva en Suisse. Il vit que ce peuple, qui a si longtemps combattu pour sa liberté, et qui l'a obtenue par plus de soixante combats, était riche de son courage et de sa morale, s'il ne l'était point de l'opulence de son commerce ou de la richesse du sol. Sa moisson proverbiale fut peu abondante, mais elle fut bonne ; elle venait d'un peuple libre et instruit.

Il faut de bonnes jambes pour porter un jour de fortune.

Il faut bien des pelletées de terre pour enterrer la vérité.

Après avoir recueilli ces proverbes, Nara-Mouny se disposa à entrer en France; mais, avant de quitter la Suisse, il fut témoin d'une cérémonie touchante qui devrait être en honneur dans l'univers, et qui n'a lieu que dans ce pays. C'est la *fête de l'innocence* qu'on célèbre au milieu des montagnes.

Si un habitant de ces contrées agrestes a été accusé injustement d'une faute, ce n'est pas assez aux yeux de ses compatriotes qu'il soit absous, il faut que l'innocence, dans toute sa pureté, le protége de son pouvoir, qu'elle fasse sentir par une secrète alliance que l'injuste soupçon des hommes n'est rien, et que l'accusé qui est sans crime doit être aussi sans tache. Lors donc qu'un infortuné, jugé d'abord injustement, sort de prison, il se présente devant une assemblée nombreuse, et une jeune fille, choisie parmi toutes ses com-

pagnes, présente au martyr des hommes une rose blanche, image qui en dit plus au cœur que tous les raisonnemens et que toutes les lois.

Après avoir visité tant de contrées, après avoir contemplé tant de peuples, observé tant de révolutions, Nara-Mouny arriva en France, et voilà au bout de quelque temps de séjour ce qu'il écrivit à son vieil ami.

AU VÉNÉRABLE BRAHME DARMA-VATY,
SALUT :

Je suis depuis six mois dans le pays des Franguis, et j'ai besoin, mon vénérable père, de vous écrire les merveilles dont je suis tous les jours témoin. Ces peuples, en vérité, ont été moins favorisés de la nature que nous; leur soleil échauffe des campagnes moins fertiles; un froid terrible donne la mort chaque année à tout ce qui, durant le printemps, jouissait d'une vie nouvelle; ses fleuves deviennent immobiles, et les forêts sont dépouil-

lées, comme si elles ne devaient jamais reverdir ; et, cependant, ces peuples me paraissent plus heureux que ceux des belles plaines de l'Orient, que la famine décime quelquefois, que le despotisme asservit toujours. A force de lui résister, il semble qu'ils se soient rendus maîtres de la nature, et qu'ils aient acquis le droit de lui commander. Ils façonnent la terre à leur gré, et je pense que tout ce pouvoir vient d'une seule maxime.

Dieu dit à l'homme : Aide-toi, je t'aiderai.

Je crois vraiment, maintenant, que le travail est une sorte de prière bien agréable à Brahma, puisqu'il y répond par l'abondance et par d'intarissables moissons.

Il y a eu dans ces contrées un sage vieillard qui a écrit un livre pour les laboureurs et pour les artisans, c'est là que j'ai trouvé cette sentence. Du reste, ce livre est rempli de si excellentes maximes, que je n'aurais pas regret à mon voyage quand je n'aurais recueilli que

celles qu'il contient. On y trouve encore ces sages proverbes, expression simple d'une vérité éternelle, adages des empires et des familles, et qui peuvent expliquer leur chute ou leur prospérité.

L'oisiveté ressemble à la rouille ; elle use beaucoup plus que le travail.

La clé dont on se sert est toujours claire.

Si vous aimez la vie, ne prodiguez pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite (1).

Il y a encore une parole, et elle appartient au sage vieillard qui ne l'a point trouvée dans les proverbes, mais à qui le sens le plus droit l'a inspirée pour le repos du cœur. Cette parole, je veux l'inscrire sur la porte de mon habitation à mon retour dans mon beau pays.

Que signifient les désirs et les espérances d'un temps plus heureux ? Nous rendrons le temps meilleur si nous savons agir.

(1) On reconnaîtra facilement ici la Science du bonhomme Richard, ce chef-d'œuvre de sagesse pratique qu'on ne saurait trop suivre, mais dont l'originalité ne saurait être imitée.

Vous allez me trouver bien changé, vénérable Darma-Vaty; c'est que j'ai vu et que l'expérience m'a éclairé. Nos poètes de l'Orient disent que la perle n'est qu'une goutte de la rosée du ciel, à laquelle un rayon fugitif du soleil donne tout son éclat.

Darma-Vaty, je vous ai rapporté de belles maximes, puisque de leur observation naissent la richesse et la prospérité des peuples; eh bien! il y en a une plus belle encore, une que tous les peuples finiront par comprendre et qu'ils sauront exiger. Cette grande maxime, qui change la face des empires, et qui pour naître a coûté tant de sacrifices et tant d'efforts de courage, je la trouve inscrite en tête des institutions de la France.

Les hommes sont égaux devant la loi.

Le génie de la France est le génie même de la civilisation; cette grande nation, qui a été formée de tant de nations différentes, semble, plus que toutes les autres, propre à compren-

dre le caractère et le génie des autres peuples ; elle a imité de toute part, et les autres ne se lassent point de l'imiter. Quand elle n'invente pas, elle s'approprie, dans les sciences et dans les arts des nations voisines, ce qui doit être transmis aux autres nations pour les éclairer. Infatigable dans cette mission d'instruction et de morale, elle se hâte de recevoir les rayons lumineux qu'elle transmet en les épurant. Elle résume avec génie toutes les grandes questions qui doivent éclairer la terre. Il ne faut pas demander exclusivement au Français l'industrie persévérante des Anglais, ou la pensée profonde et originale des Allemands. Quand il le veut, cependant, sa mobile organisation sait combiner avec puissance tous les élémens de la création ; et alors il devient inventeur dans les arts et dans l'industrie ; il fournit aux autres peuples des inventions utiles ou des pensées profondes que les autres savent mettre à profit, sans toujours en restituer l'honneur à ceux qui peuvent le réclamer. On

accuse les Français de légèreté, on leur reproche leur amour pour des choses futiles, leur goût pour le changement : c'est la grande accusation qu'on renouvelle chaque jour. Les imposans changemens qu'ils ont fait subir à l'Europe prouvent cependant qu'une pensée active et profonde de civilisation libre accompagne cette mobilité. Je les accuserai, moi, plutôt de ne pas comprendre tout ce qu'ils valent.

Je ne parlerai pas de la gloire militaire de cette nation: c'est le cri du siècle; elle a été proclamée par tout l'univers; le bruit imposant en a troublé nos paisibles retraites des bords du Gange; et l'on peut dire de la France ce qu'a dit le poète, en parlant du grand capitaine dont le souvenir accompagnera à jamais le récit de tant de victoires. — Demandez à la terre ce nom :

Il est inscrit en sanglans caractères
Des bords du Tanaïs aux sommets du Cédar (1).

(1) Lamartine.

Ce dont je veux vous entretenir, c'est de ses institutions favorables au développement des sciences, et, par conséquent, de la morale. Ces institutions sont nombreuses; elles ne sont pas, cependant, assez multipliées. Croiriez-vous que chez cette grande nation, qui offre aux étrangers toutes les ressources de ses musées et de ses nombreuses bibliothèques, les plus vastes du monde entier, il n'y a sur trente-deux millions d'individus que huit millions d'hommes qui sachent lire? On ne peut expliquer cette impardonnable insouciance que tous les gens de cœur s'empressent de réparer. Cependant, les chiffres positifs qu'on met maintenant à côté de toutes les réflexions pour les soutenir de leurs preuves irrévocables, les chiffres attestent qu'une véritable amélioration morale s'est développée depuis quelques années dans la nation (1). D'autres chif-

(1) Depuis dix ans, la proportion décroissante de la population des bagnes est une chose digne de remarque. Au 1er janvier 1821, le nombre des forçats,

fres prouvent qu'on a multiplié les moyens d'instruction (1).

Mais quittons ces calculs arides, insuffisans,

qui, dans tous les bagnes, s'élevait à 11,181, n'était plus que de 10,779 au 1er janvier 1822, de 10,256 au 1er janvier 1823, de 9,459 au 1er janvier 1824, de 9,211 au 1er janvier 1825, de 9,134 au 1er janvier 1826, de 9,121 au 1er janvier 1827, de 8,988 au 1er janvier 1829, de 7,921 au 1er janvier 1830, de 7,842 au 1er janvier 1831, et n'était plus que de 7,406 au 1er janvier 1832 ; ce qui présente une différence de 3,775 entre 1821 et 1832, ou de plus du tiers.

(1) Il y a quarante ans, on ne trouvait que six millions d'individus qui sussent lire ; il y en a environ seize millions aujourd'hui. Voilà, quant aux hommes, le calcul le plus détaillé et le plus complet qui ait été fait ; c'est avec de semblables preuves écrites qu'on marche à la connaissance réelle d'une nation. Ce chiffre de huit millions, pour toute la population masculine sachant lire, était le résultat d'un excellent travail de M. Rendu publié en 1831. Il prouvait que la France venait après tous les pays civilisés de l'Europe pour l'instruction de ses habitans, et qu'elle ne l'emportait en ce genre que sur les contrées livrées au fanatisme religieux, comme

pour expliquer le moral d'une nation qui calcule si peu, et qui se dirige presque toujours par un premier mouvement noble et généreux. Chez ce peuple, qu'on accuse et qu'on admire tour à tour, qu'on calomnie et qu'on ne peut s'empêcher de respecter, il se dit des mots, il se fait des actions que l'indifférence laisse ensevelir dans l'oubli, et que l'enthousiasme, qui les sent, devrait citer, puisqu'ils honorent l'humanité entière. Je ne vous parlerai poin des mots sublimes qui ont été dits dans les batailles ou dans les grandes révolutions; je sais que si personne ne craint moins la mort que vous, personne aussi n'aime davantage la paix; vous, brahme paisible, qui ne pratiquez que des vertus tranquilles dans le recueillement, vous seriez presque effrayé de l'énergie qu'il a fallu conserver pour les prononcer en pré-

l'Italie ou l'Espagne, ou au despotisme, comme la Russie et la Turquie. M. Jomard vient de publier un travail prouvant qu'il y a amélioration sous ce rapport.

sence de la tourmente. D'ailleurs, la gloire éclatante a couronné ceux qui ont parlé dans les assemblées législatives, ou qui ont agi sur le champ de bataille. Mais le mot du pauvre, personne ne le dit.

Eh bien! écoutez-le donc.

Dernièrement, on réparait un édifice qui depuis plusieurs années menaçait ruines. Ce qu'on redoutait arriva; au moment où quelques ouvriers travaillaient sous la voûte, le bâtiment s'écroula. Une poutre, suspendue au-dessus de l'abîme, soutenait deux hommes; mais cette poutre s'inclinait d'une manière effrayante sous le poids de ces deux ouvriers. Un seul pouvait y rester, un seul..... ou tous deux devaient périr. L'un était très-jeune, l'autre dans la force de l'âge : au souvenir de ses enfans, celui-là se cramponait au reste de la voûte; mais c'était vainement, la poutre s'inclinait toujours. Tout à coup, ceux qui étaient en bas entendirent ces mots rapides.—Pierre, j'ai une femme

et trois enfans. — Pierre répondit : C'est juste (1) ! Et il se précipita...

Voici, mon père, quelques-unes des maximes du pays où il se fait de semblables actions.

Fais ce que dois, advienne que pourra.

Le fruit suit la belle fleur, comme l'honneur suit une belle vie.

Il faut semer pour moissonner.

Il ne fait rien celui qui rien n'achève.

Il n'est jamais tard pour faire le bien.

C'est la plus mauvaise roue du char qui crie toujours.

En bien faisant, on fait la guerre au méchant.

Il faut bien faire et laisser dire.

Le temps est un grand maître, il nous apprend tout ce que nous voulons.

Pour réformer ce qui va mal, commence par ta maison.

Qui en maints lieux son cœur épars, partout a petite part.

Malheureux qui donne exemple, heureux qui le prend.

(1) Ce fait est arrivé en France ; les journaux en ont parlé ; mais le mot sublime est resté dans l'oubli. Que de paroles du cœur oubliées ainsi !

Comme il a fait, fais-lui; et, si c'est mal, pardonne-lui.

Plus coûte mal faire que bien.

Mieux vaut la vertu que la force.

Loyauté vaut mieux qu'argent.

Qui n'est sage pour soi ne l'est pour les autres.

Qui veut bien mourir doit bien vivre.

La meilleure vengeance, c'est le mépris de l'offense.

Va où tu peux, meurs où tu dois.

Vieux péché fait nouvelle honte.

Pardonne à tous et rien à toi.

Parmi les institutions nobles ou utiles de ce pays, il y a un vaste palais consacré aux vieux soldats, débris vivans de ces victoires qu'on a tant célébrées. On ne voit là que des gens mutilés; mais les cœurs y sont pleins de ces sentimens énergiques et vigoureux qui accompagnent le dévouement sans restriction à la patrie. Moi, paisible voyageur, qui n'ai jamais entendu le cri des batailles, j'aime ces hommes qui ont si souvent affronté le danger, et qui livreraient le reste de leur vie pour satisfaire l'élan généreux de leur cœur : avec la

société des hommes laborieux qui donnen leurs sueurs à leurs semblables, celle que je préfère, c'est celle des hommes qui leur donnent leur sang. Je n'ai nuls rapports avec eux, si ce n'est l'amour de la vérité : mais, comme vous me l'avez dit souvent, l'amour de la vérité suffit bien pour réunir tous les hommes. Si bien donc que parmi ces vieux mutilés, qu'on appelle ici les *invalides*, j'ai un ami, et un ami d'autant plus sincère, que l'amour de l'humanité nous a unis, sans que je le susse, par la même pensée; seulement, tandis que je cherche la sagesse ancienne, il cherche la sagesse nouvelle de son pays : on peut les réunir.

Un jour que j'étais allé visiter les petits jardins qu'ont cultivés tant de grands hommes, je fixais avec attendrissement mes regards sur une fleur de mon pays qu'arrosait un vieillard; des larmes humectaient mes yeux. Il faut croire que le vieil officier, qui était le propriétaire du jardin, m'avait regardé à la

dérobée, mais je croyais qu'il n'avait point fait attention à moi. Certainement le cœur du bon devine le cœur de l'affligé, sans que souvent celui-ci s'en doute. Comme j'allais m'éloigner, il cueillit une des plus belles fleurs de son héliotrope, et me dit : « Durant les grandes guerres de l'Égypte, j'ai souvent éprouvé ce que vous ressentez ; n'essuyez pas vos larmes ; le souvenir de la patrie ne vient ainsi qu'aux ames généreuses, et ceux qui pleurent pour elle sont ceux qui pourraient aussi mourir pour sa gloire et pour sa liberté ! »

Alors il m'engagea à entrer dans son jardin ; il me fit respirer le parfum de ses fleurs, et m'amusa de ses longs récits. Il était devenu, dès le premier jour, mon hôte ; moi, je devins son ami. Il s'appelle le vieil André ; il a beaucoup souffert, et c'est parce qu'il a souffert qu'il aime les hommes. Son grand mot, c'est la sentence du livre des Européens que je vous ai fait lire ; mais il répète souvent une parole si simple, qu'un petit enfant la peut compren-

dre, et il l'explique même aux enfans; c'est la terre entière cependant qui la lui a enseignée, dit-il, et il en a connu la morale par sa propre expérience : *Il ne dépend pas de nous d'être heureux, mais il dépend de nous de mériter de l'être.* Dernièrement il ajoutait : « Voilà comme j'ai trouvé la paix du cœur, qui est presque la félicité; car pour le bonheur, et le bonheur comme l'entend le monde, jamais, ajouta-t-il, en mettant la main sur son cœur, jamais le vieux soldat ne l'a goûté. »

J'ai su par la suite qu'un long chagrin d'union projetée avait rempli sa vie de traverses, et qu'il avait beaucoup souffert pour une autre et pour lui. Maintenant que l'âge lui donne le droit de conseiller les autres, il oublie ses souvenirs, qui ne lui offriraient que du découragement, pour se livrer à son amour du genre humain, qui lui donne de l'espérance; et il est si plein de cette idée, qu'il a inscrit au-dessus d'un berceau de lierre, où il

reçoit ses vieux camarades, cette pensée du grand Confucius :

Cet amour, cette charité pure que je recommande, est une affection constante de notre ame, un mouvement conforme à la raison, qui nous détache de nos propres intérêts, nous fait embrasser l'humanité entière, regarder tous les hommes comme s'ils ne faisaient qu'un corps avec nous, et n'avoir avec nos semblables qu'un même sentiment dans le malheur et dans la prospérité.

C'est dans cette paisible retraite, consacrée par la plus noble maxime, qu'il reçoit les vieux blessés, qui le respectent comme un chef et qui l'aiment comme un camarade.

Il n'y a point que de vieux soldats dans son jardin, et s'il était encore plus grand, il serait toujours rempli : les fleurs en souffrent, dit le vieil André, mais le cœur s'en réjouit. Ce qu'il prêche à ses amis malheureux, comme il les appelle, c'est l'économie. Dernièrement, il les avait réunis pour entendre d'excellentes paroles relatives à un établissement dont nous n'avons nulle idée dans nos contrées, mais qui,

dans ces pays de travail, de misère, assure cependant l'existence de l'artisan laborieux, en confiant à une sage prévoyance des épargnes que son insouciance gaspillerait. Il leur répète à ce sujet un mot que, j'en suis sûr, vous approuverez, car il s'applique à tous les pays et à toutes les professions :

Gagner ce qu'on peut et tâcher d'utiliser ce qu'on gagne, c'est la vraie pierre philosophale (1).

Si le vieil André s'occupe de ces détails de la vie matérielle, il s'occupe bien davantage

(1) « Quelque peu élevés que soient les salaires, » on peut cependant en économiser une portion : » sur une journée de trente sous, il est permis » d'épargner au moins trois sous sans trop se gêner, et cependant ces trois sous par jour produiront, au bout de trente ans, une somme de plus » de 3,000 francs. »

« On ne saurait trop le redire, ce qui se dépense » chaque année à Paris dans les jeux, à la loterie, » dans les cabarets, est effrayant; on l'évalue à » plus de 40 millions; sans aucun doute, la moitié » de cette somme pourrait être placée à la caisse » d'épargne, et elle produirait, au bout de trente

encore de l'amélioration du cœur de ses auditeurs, et à chaque séance il leur répète cet adage :

Une bonne habitude se contracte facilement, quand l'exemple est mutuel et que l'imitation reste libre.

» ans, une somme de plus d'un milliard ; ce serait
» le meilleur mode de détruire la misère et la men-
» dicité. »

. . . .

« C'est en multipliant les établissemens de ce
» genre que s'opérera une véritable révolution
» dans les mœurs des classes travaillantes : rendez-
» les économes, et vous les rendrez heureuses; elles
» contracteront des habitudes d'ordre et de bonne
» conduite. Les caisses d'épargne sont le véritable
» indicateur de l'aisance et du bien-être des ou-
» vriers.

» L'ensemble des opérations qui ont eu lieu dans
» les douze caisses d'épargne présente un total de
» 70,242,084 fr. 40 cent. pour les versemens, et de
» 18,827,652 fr. pour les remboursemens en es-
» pèces. Ce nombre est bien inférieur à ce qu'il de-
» vrait être dans un pays tel que la France. »(Voyez l'excellent article de M. Benjamin Delessert sur la caisse d'épargne.)

Mais, je crois vous l'avoir déjà dit, ce vieil officier a des enseignemens plus élevés, et il les médite dans le repos de son cœur. Le temps qu'il ne donne pas à l'étude de son jardin, il le consacre à la lecture attentive de ces hommes qui dévouent toute leur vie à la méditation pour ceux qui consacrent toute leur vie au travail. Le livre où il a rassemblé ces pensées est comme son jardin, où l'on voit des fleurs de toutes les saisons et de tous les pays. J'en ai choisi quelques-unes que vous trouverez ici; puisse Brahma vous les rendre agréables! Il y en a une pour la belle Parvaty.

Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.

Placer l'esprit avant le bon sens, c'est placer le superflu avant le nécessaire. UN ANONYME.

Tout mal a pour racine quelque erreur, comme tout bien émane de quelque vérité.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Le véritable grand homme est celui qui devance son siècle en quelque genre que ce soit, qui lui fait faire quelques pas; que dirons-nous de ceux qui ne sont pas en état de le suivre? J.-B. SAY.

Aimer, aimer, c'est être utile à soi,
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

BÉRANGER.

L'or, semblable au soleil, qui fond la cire et durcit la boue, développe les grandes ames et rétrécit les mauvais cœurs. RIVAROL.

Le plaisir de découvrir une vérité est le plus grand bien de tous ; qui se refusera de mettre au second rang de la communiquer aux hommes?

COISSIN.

Il suffit d'avoir un cœur simple pour éviter la dureté du siècle, pour ne pas fuir les infortunés ; mais c'est avoir quelque intelligence de la loi impérissable, que de les chercher dans l'oubli contre lequel ils n'osent protester, de les préférer dans leur ruine, de les admirer dans leurs combats.

On s'avilit toujours quand on néglige de s'élever au bien ; ne point avancer dans le chemin de la perfection, c'est rétrograder. SENANCOUR.

Après le génie, ce qu'il y a de plus semblable à lui, c'est de le connaître et de l'admirer.

Mme DE STAEL.

Je ne sais ce que le monde pensera de mes travaux ; mais pour moi il me semble que j'ai été un enfant jouant au bord de la mer, et trouvant tantôt un caillou un peu plus poli, tantôt une coquille un peu plus agréablement variée, tandis que le grand océan de la vérité s'étendait inexploré devant moi.

NEWTON.

S'il était possible de remédier à tous les défauts et à toutes les infirmités, des amis pourraient désirer de vivre beaucoup plus long-temps ; mais je crois que la mort est aussi nécessaire à notre constitution que le sommeil. Nous nous lèverons plus frais le lendemain. FRANCKLIN.

Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre ; on ne saurait trop remettre devant les yeux les crimes et les malheurs ; on peut, quoi qu'on en dise, prévenir les uns et les autres.

VOLTAIRE.

Ne regrettons pas l'antiquité, elle n'est que l'enfance barbare du monde.

Nos aïeux ont traversé l'âge de fer, l'âge d'or est devant nous. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Voir, c'est avoir....
. . . Tout voir, c'est tout conquérir.

BÉRANGER.

Il y a deux manières de considérer les choses dans la vie, le bon et le mauvais côté ; quand on prend un tison, c'est de le prendre par le bout qui ne brûle pas. L'abbé GUYOT.

S'il n'y avait pas de fer, l'aimant ne se tournerait pas vers lui : de même s'il n'y avait pas une autre vie, nos désirs ne l'invoqueraient pas. ED. RICHER.

Les plus hautes conceptions des sages, qui, pour y parvenir, ont eu besoin de vivre de longs jours, sont devenues le lait des enfans. BALLANCHE.

Donner, c'est aimer ; recevoir, c'est apprendre à

aimer ; dans les ames délicates, c'est aimer déjà, et beaucoup. — Le bonheur de donner et de recevoir est le secret et la vie du monde moral.

DEGÉRANDO.

L'air seul de notre civilisation doit dans un temps donné user la peine de mort. VICTOR HUGO.

Adieu donc, sage Darma-Vaty, demain je quitte la France pour visiter de nouvelles contrées ; mais, si je ne devais pas retourner sur les bords du Gange, ce serait le pays que j'aurais choisi. »

A Paris, qui semble être le rendez-vous de tous les savans de l'univers, comme Londres est le rendez-vous des riches banquiers et des commerçans, Nara-Mouny retrouva l'infatigable Allemand avec lequel il avait voyagé, des portes de la Grande-Muraille aux frontières de la Tartarie. Il lui dit : « Je puis encore vous éviter un voyage en vous faisant part de mes observations ; elles sont le fruit de l'expérience qui compare, et de l'amour de la vérité sincère qui fait observer. Les Allemands ont rendu de grands services à l'humanité dans ces der-

niers temps, en appliquant leur infatigable persévérance à la recherche des plus hautes vérités de la philosophie; leur esprit rêveur suit pas à pas les moindres mouvemens de la pensée; ils découvrent les grandes lois morales qui régissent le monde, et c'est ainsi qu'ils paient leur tribut à cette Europe qui guide le reste de l'univers. Persévérans dans les recherches scientifiques, enthousiastes de toutes les grandes idées, les Allemands sont moins prompts dans l'application des principes que dans la découverte des grandes théories. Comme nation, ils ont un fonds de morale qu'ils savent mettre à profit dans l'intérieur de la famille; mais moins que deux autres peuples, ils ont cette énergie d'action qui peut conduire la grande famille qu'on nomme l'humanité. Cependant ils possèdent en eux une qualité bien précieuse; c'est de s'améliorer sans cesse par les efforts de la pensée. Ainsi, tandis que de grands peuples qui ont guidé le monde se sont arrêtés, ils marchent dans un

véritable progrès vers de meilleures destinées. Leurs maximes les plus récentes sont les plus belles, ce sont celles d'un peuple penseur qui a succédé à un peuple guerrier. Une femme, qui a commencé à nous faire connaître aux autres nations par son cœur et par son génie, a créé quelques maximes qui expliquent notre caractère en peu de mots.

Les Allemands sont les mineurs de la pensée, ils exploitent en silence les richesses intellectuelles du genre humain. M[me] DE STAEL.

Elle a dit aussi :

En Allemagne, on met de la conscience dans tout, et rien en effet ne peut s'en passer.

Et voilà, j'en suis assuré, ce qui a fait naître dans ce pays tant d'hommes qui font honneur à l'homme.

Écrivez, ajouta le savant allemand, quelques proverbes que je livre à votre méditation :

Les vieux arbres sont les plus difficiles à courber.

L'héritage de l'honnête homme est en tout pays.

La dette entre dans la maison à la pointe du jour bien avant le boulanger.

Sois colimaçon dans le conseil, oiseau dans l'action.

La nature tire plus fort que sept bœufs.

Les fourmis aussi ont du fiel.

Chacun veut s'essuyer les pieds sur la pauvreté.

L'œuf veut en savoir plus que la poule.

COMMENCÉ est à demi gagné.

BIENTÔT est agréable.

La vieillesse a le calendrier sur le corps.

La fortune est aveugle et rend aveugle.

L'envie est un scorpion (elle se déchire elle-même).

Celui qui sert la foule a un mauvais maître.

Qui voyage loin change bien d'étoile mais ne change pas de cervelle.

Le savant allemand termina par ces deux proverbes qui contiennent une grande vérité et un sage conseil :

La nécessité est la mère des arts.

La pauvreté est leur marâtre.

De la France, le brahme passa en Angleterre, qui devait lui présenter sous une autre face les avantages de la civilisation euro-

péenne. Ce qui le frappa d'abord dans ce pays, ce fut le développement prodigieux de l'industrie qui accroît les forces de l'homme de toutes les forces de la nature, découvertes par l'intelligence qui devine, et mises en œuvre par la science qui sait combiner. En voyant quelques-uns des miracles de l'industrie, il ne pouvait plus retenir sa pensée, qui créait pour l'avenir de nouvelles destinées. L'imprimerie, dit-il en lui-même, a changé l'état moral de la société; la machine à vapeur changera tout ce qui tient à la vie matérielle : ces deux moyens puissans de civilisation se combineront dans de nouveaux rapports, et ils amélioreront insensiblement tous les hommes et toutes les contrées. Après la science facile des livres, qui pénètre, malgré qu'on fasse, en tous pays et en tous lieux, qui semble rendre à l'homme un bien qui lui échappe sans cesse, le temps dont sa vie passagère est composée, il faut multiplier les communications aisées et rapides. Voilà les deux puissans moyens de civili-

ser les hommes : échanger leurs pensées, échanger leurs besoins. Chaque grande époque a eu sa grande invention : la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon ont tour à tour étonné le monde. C'est le temps de ces machines puissantes où un peu de vapeur remplace la force des animaux les plus robustes et la persévérance des hommes les plus laborieux (1). Nara-Mouny continua ses obser-

(1) On calcule que la voiture à vapeur de Londres à Birmingham, sur les routes ordinaires, ira et reviendra en 12 heures (54 lieues) avec 10,000 kil. de marchandises ou 200 voyageurs. Le charbon fut découvert pour la première fois en Angleterre aux environs de Newcastle, en l'an 1234, et Stow remarque qu'on ne commença à s'en servir à Londres que sous le règne d'Edward I[er], qui en trouva l'usage si nuisible qu'il le fit défendre par proclamation.

La Grande-Bretagne possède 10,000 lieues de grandes routes, 1,500 de canaux, et 12,000 de chemins de fer. La France, dont le territoire est deux fois plus considérable, ne possède que 1,500 lieues de grandes routes, 500 de canaux et 40 de chemins de fer.

vations dans cette contrée de l'industrie, et il vit que, grâces aux machines nouvelles, l'Angleterre pourrait voir s'accroître de huit millions d'hommes sa florissante population, en rendant à la culture du blé les pâturages employés à la nourritures des chevaux. Il vit encore que ce petit pays pourrait habiller le reste du monde en filant sur ses métiers le coton que d'immenses régions cultivaient. L'Angleterre lui parut donc le pays de l'industrie par excellence, et celui surtout où l'on savait profiter de ses prodiges pour améliorer le sort de l'humanité. Cependant au milieu de ces merveilles dont il appréciait l'utilité, un proverbe qu'il avait entendu chez les Basques lui revint à la mémoire.

Un marteau d'argent est capable de rompre les portes de fer.

Il y eut encore deux choses qui l'affligèrent, ce fut la morgue insolente de la noblesse, et en quelques circonstances la brutalité féroce

des classes inférieures. Il comprit alors la véritable supériorité des Français sur leurs voisins. En examinant bien attentivement le sort des pauvres au milieu de ce pays qui semble peuplé de riches, il vit avec effroi la plaie profonde qui dévorait les villes; et, malgré les taxes imposées pour détruire la mendicité, il sentit que l'égoïsme qui se reposait sur cet impôt n'accordait que des secours insuffisans pour extirper le vice qu'elle envisageait cependant avec le plus d'effroi.

Ayant assisté ensuite aux délibérations des chambres des communes, et ayant eu occasion d'écouter les nombreuses propositions faites pour améliorer la condition de tant de misérables, il ne put s'empêcher de se rappeler une phrase d'un ami de l'humanité dont il voulait faire un proverbe :

On prend tant de peine pour faire croire qu'on s'occupe du bien public, qu'il serait plus simple et plus aisé de s'en occuper réellement (1).

(1) J.-B. Say.

On lui avait annoncé la veille qu'une sanglante révolte avait eu lieu en Irlande, parce que des milliers d'hommes mouraient de faim (1).

A Londres, Nara-Mouny obtint ces vingt proverbes d'un jeune missionnaire qui partait pour former une école dans l'île d'Otahiti.

Le danger commun rend les hommes amis.

Un oiseau dans la main vaut mieux que deux dans un buisson.

Le soir couronne le jour.

Diamant contre diamant, l'un coupe l'autre.

(1) Une famine périodique désole cette malheureuse Irlande, que sa beauté a fait surnommer l'*émeraude* de l'Océan. Malgré son effroyabe détresse, elle exporte annuellement pour l'Angleterre une masse de produits agricoles, dont on porte la valeur à 250 millions de francs. Selon une éloquente expression, « elle jeûne pour nourrir sa maîtresse; » et l'on disait en 1828, lors de l'enquête faite par la chambre des pairs sur l'état de l'Irlande, « que les paysans se disputaient chaque petite ferme, comme les habitans d'une ville assiégée se disputent des alimens, ou comme des matelots, sur un navire qui n'a plus de vivres s'arrachent un dernier morceau de biscuit. »

L'expérience achetée est bien la meilleure, pourvu qu'elle ne coûte pas trop cher.

Le puits où l'on tire souvent de l'eau est rarement à sec.

Une once de discrétion vaut une once d'esprit.

L'amitié des grands, c'est l'ombre d'un buisson ; elle disparaît aussi vite.

Laissez monter à cheval un mendiant, il le mettra sur-le-champ au galop. Il n'est orgueil que de pauvre enrichi.

Un sot peut faire plus de questions en une heure qu'un homme de sens n'en peut résoudre en un an.

Les méchans sont comme les sacs de charbonniers, qui se noircissent les uns les autres.

Fanez le foin lorsque le soleil brille.

L'homme n'a pas de plus grands biens que ceux qui lui ont servi à rendre les autres heureux.

Une parole dite en son temps vaut mieux qu'un long discours dit trop tard.

Le jeu nous dérobe trois excellentes choses : l'argent, le temps et la conscience.

L'avare est comme un chien dans une roue qui tourne la broche pour les autres.

L'industrie est la main droite de la fortune, et la fragilité sa main gauche.

Le brahme, après avoir séjourné quelque temps en Angleterre, passa en Écosse. Il

trouva dans ce pays moins d'industrie et moins de richesses ; mais en étudiant le caractère de ses habitans, il s'aperçut bientôt qu'ils avaient un grand courage dans l'adversité et que la prospérité troublait rarement leur ame, ce qui est plus merveilleux encore que de résister au malheur. Tous les liens de famille et d'amitié lui parurent plus resserrés et plus solidement établis dans ce pays que dans la plupart des contrées qu'il avait visitées ; mais ce qu'il admira surtout, c'est la foi dans les promesses gardée religieusement. Nara-Mouny recueillit chez les Écossais cinq proverbes, qu'il écrivit soigneusement.

Un petit feu qui échauffe vaut mieux qu'un grand feu qui brûle.

La bonne volonté doit passer pour un à-compte.

Un paresseux est le frère d'un mendiant.

Fais le bien, et tu ne redouteras personne ; fais le mal et tu redouteras tout le monde.

Fais ce qui convient, et Dieu fera le mieux.

En faveur de ces excellentes maximes, le bon Nara-Mouny voulut bien oublier un pro-

verbe que lui souffla à l'oreille un Anglais, et dont il avait reconnu jusqu'à un certain point la vérité :

Un Écossais est toujours sage après coup.

Quand Nara-Mouny eut interrogé à peu près toutes les nations sur leurs vérités populaires; lorsqu'en faisant planer sa pensée sur tous les peuples de l'orient à l'occident, il crut entrevoir cette auréole de sagesse pratique qui couronne l'humanité, il songea à son retour dans sa patrie et à la noble récompense qui l'attendait. Le vieux brahme ne lui avait demandé qu'une seule parole plus consolante et plus belle que l'adage plein de charité qui se trouve dans le livre des chrétiens, et il lui semblait que l'humanité entière, inspirée par ce livre, avait fait jaillir de ce précepte un précepte encore plus divin.

Rempli d'une douce espérance d'union, d'amour et de repos, ravi d'avoir pu rassembler au moins quelques-unes de ces paroles

d'origine céleste qui, si elles étaient toutes réunies, pourraient former le plus beau code de l'humanité, puisque chacun des mots dont elle se compose semble avoir été médité par l'humanité entière, le brahme prit passage sur un navire de la compagnie des Indes, qui se rendait au Bengale, embarquant avec lui ce qu'il appelait ses innombrables richesses, et songeant surtout à la manière dont il pourrait les rendre profitables à ses compatriotes; car, disait-il, je n'ai pas essuyé tant de fatigues, je n'ai pas traversé tant de périls, pour devenir semblable à l'avare qui cache son or. Mon trésor ne m'appartient pas, je le dois tout entier aux hommes.

Néanmoins, en y réfléchissant bien, mille difficultés se présentèrent à sa pensée quand il vint à songer aux préjugés sans nombre qui allaient peut-être accueillir sa venue : les uns allaient lui dire qu'il s'était souillé en franchissant le fleuve sacré, en fréquentant les étrangers, et qu'on ne pouvait pas recevoir la

sagesse d'un homme ne respectant pas les usages de sa nation; d'autres sans doute ne manqueraient pas d'ajouter que des pensées reçues des infidèles ne pouvaient convenir aux sectateurs de Brahma; que c'était un sacrilége de les recueillir et un crime de les propager...... Qui sait, ajoutait Nara-Mouny en lui-même, si la douce et bonne Parvaty elle aussi ne se laissera pas tromper par cette voix calomnieuse qui flétrit tout ce qui est grand, qui empoisonne ce qui est hardi. Il lut bien pour se consoler la belle sentence que le vieux brahme, avant de partir, avait inscrite sur son livre; il rappela à sa mémoire tous les hommes persécutés pour une vérité utile divulguée, et quelquefois frappés de mort pour avoir dit une de ces grandes paroles qui font marcher l'humanité vers un avenir meilleur: mais ces exemples n'arrivèrent pas toujours à son cœur, et à mesure qu'il avançait vers son pays, l'angoisse de son ame allait croissant; car la faiblesse humaine mettait toujours de-

vant ses yeux l'intérêt personnel opposé à l'intérêt de tous. Enfin il fit part de son trouble à un vieux négociant qui se rendait aux Indes. Celui-ci se contenta de lui dire :

« Mon enfant, vous avez, sans vous en douter, parmi vos proverbes une maxime qui répond à toutes ces pensées de trouble, qui brisent une pauvre ame, quand souvent elle a entrepris la plus noble action. Relisez vos proverbes, vous en trouverez certainement un qui répondra à votre pensée. Tous les hommes réunis se trompent moins qu'un homme, et c'est en ce sens qu'on a dit : *La voix du peuple est la voix de Dieu.* Soyez sûr que quand l'égoïsme combat avec notre conscience, il y a péril pour nous-mêmes et péril pour la vérité. La conscience a aussi ses proverbes, et elle ne se lasse point de les répéter tout bas à celui qui va faillir ou à celui qui se sent découragé. » Nara-Mouny relut son recueil de maximes, et il trouva :

Fais ce que dois, advienne que pourra.

Il l'appela le proverbe de la conscience. Le vieillard lui dit que c'était aussi celui de la paix du cœur ; et, quand on le voulait, celui des grandes actions.

Il y avait déjà quelques semaines que Nara-Mouny naviguait sur le Grand-Océan, tantôt admirant la nature imposante qu'il avait sous les yeux, tantôt unissant dans sa contemplation solitaire les grands souvenirs qu'il était allé puiser dans le monde entier. C'est alors qu'il comprenait la belle idée d'un philosophe, qui a dit que « les plus grandes pensées de l'esprit humain cherchent toujours à s'unir aux plus grandes images de la nature. »

Et, en effet, quel plus grand spectacle y a-t-il au monde que celui de l'Océan dans son repos sublime ou dans sa colère, dans son deuil orageux ou dans sa splendeur qu'il emprunte aux cieux ? Qu'y a-t-il surtout de plus sublime dans son calme que l'Océan vers les tropiques, lorsqu'on atteint les vents alizés, et que ce zéphyr des mers semble calmer les va-

gues de son souffle, en les roulant sans les briser? Au soir, quand la mer est bleue des teintes si pures de la pleine mer; quand le ciel étincelant des dernières clartés lui envoie ses rayons d'or; que tout, au milieu de ces grandes eaux, resplendit d'azur et de pourpre, vous voyez quelquefois des milliers de mollusques roses et bleuâtres qui se balancent sur ces grandes vagues étendues; et l'on dirait que ces fleurs de la mer sont nées du souffle de l'alizé, comme les fleurs de nos prairies s'épanouissent au souffle de nos brises du printemps. Alors aussi quelques beaux poissons de la pleine mer quittent les profondeurs de l'Océan pour venir aspirer la pureté de l'air et se réjouir à la surface des flots. Au milieu de ces rayons brisés du soleil qui réfléchissent en beaux reflets leurs écailles dorées, les dorades et les bonites sont les tyrans joyeux des eaux; quand elles apparaissent à la surface des vagues, vous voyez fuir, comme un nuage d'argent qui s'élève de la mer, des milliers

de poissons volans qui retombent bientôt dans les eaux. Alors le damier, en jetant son cri perçant, semble railler ces oiseaux de la mer qu'un rayon du soleil fait tomber en desséchant leurs ailes. Dans ces grandes plaines de vagues, qui succèdent aux vagues, tout vit, tout brille, tout est animé, et l'on voit jusqu'au puissant géant des mers qui, voulant rendre hommage à la nature de ses joies mystérieuses, quitte d'un élan puissant les profondeurs de la mer pour bondir au-dessus des flots (1).

Nara-Mouny comprit l'excellence du proverbe des Castillans, qui a dit :

Si tu veux apprendre à prier, va sur la mer.

Un jour, dans le voisinage des côtes de l'Afrique, comme un vent frais entraînait le navire au milieu des eaux paisibles, on signala

(1) J'ai été plus d'une fois témoin en mer de ces bonds de la baleine, et rien ne donne à mon gré une plus grande idée de l'immensité de l'Océan.

un brick portant le pavillon espagnol : le capitaine anglais qui avait reçu, de l'amirauté, des ordres pour faire exécuter les traités relatifs à la traite des nègres, hêla de son porte-voix le bâtiment, qui avait mis toutes ses voiles dehors, et qui, se sentant coupable ne répondait point, filant sur l'étendue de l'Océan, comme un lâche voleur qu'on a vu commettre son crime, et qui espère encore qu'on ne l'atteindra pas.

La frégate fondit sur lui, comme un aigle s'abat quelquefois sur un hideux vautour : c'était un négrier (1).

Ce fut un bien horrible spectacle que celui qui s'offrit alors au brahme : jamais sa pensée n'en avait rêvé un plus dégradant; il vit

(1) D'après une évaluation approximative, on compte dans les colonies anglaises 800,000 esclaves; dans les colonies françaises, 200,000; à Cuba et Porto-Rico, 500,000; dans les autres colonies étrangères, 75,000; dans les États-Unis, 1,650,000, au Brésil, 2,000,000. Total, 5,225,000 esclaves.

l'homme traitant l'homme comme on traite un vil bétail dont on ne voit pas les souffrances, dont on ne veut pas écouter les cris.

Il descendit avec le capitaine dans l'entrepont, et voilà ce qu'il y vit :

Une longue galerie éclairée au sommet par des disques de verre qui laissaient passer, comme à regret, une triste lueur ; une espèce de caverne infecte renfermait deux cents hommes immobiles et nus ; des fers retenaient leurs membres amaigris : l'ouvrier complice du crime n'avait pris aucun soin de les façonner ; ils déchiraient les victimes en même temps qu'ils les retenaient. Cependant ces visages noirs exprimaient plus que de la douleur. En quelques endroits de l'entrepont, ces yeux dont la blancheur éclatante semble flamboyer au milieu de l'obscurité, ces yeux s'agitaient avec fureur ; c'est qu'on avait placé l'ennemi près de l'ennemi, et qu'on n'avait pas eu même assez de pitié pour placer loin d'un père le meurtrier de son fils ; car ce trafic infâme

renouvelle d'éternels combats, et les combats réunissent par l'esclavage des hommes qui s'abhorrent, des hommes quî n'auraient jamais dû se rencontrer.

« Voyez, dit Nara-Mouny au capitaine, voyez ces grands yeux blancs, qui se fixent avec douleur vers l'extrémité de la caverne. — Ce n'est rien, dit un Sénégalais qui l'avait entendu et qui parlait un peu anglais, ce n'est rien, c'est Yambo qui voit mourir son frère, hier il a vu expirer son enfant ! » Un horrible râlement qui se prolongea dans la caverne lui apprit qu'un homme venait d'expirer ; mais un éclat de rire plus effroyable encore succéda à ce dernier gémissement, c'était un homme que l'esclavage avait frappé de démence, et qui riait voyant son ami délivré.

« Bien, Fellan, bien, dit le Sénégalais, il semble que tu retrouves ta misérable raison ; c'est un bonheur que de mourir, et tu te réjouis de ce voyage, n'est-ce pas? »

Tout retomba dans un morne silence.

« Éloignons-nous, dit Nara-Mouny, je ne croyais pas que l'homme pût donner un tel spectacle à l'homme. — Il y en a peut-être un plus hideux, dit le capitaine, suivez-moi. » Ils passèrent alors dans une partie de l'entrepont; dans cette autre caverne, le bruissement des flots se mêlait à mille soupirs étouffés, des mots inarticulés sortaient d'une masse confuse qui s'agitait, mais qui semblait n'avoir pas assez d'espace pour se remuer; des femmes, des jeunes filles, des enfans étaient entassés comme on entasse le bétail que l'on conduit au marché. Quand les étrangers entrèrent, une douloureuse clameur les accueillit, les jeunes filles se pressèrent contre leurs compagnes; on était déjà venu les saisir, au retour la honte les accablait. Les enfans languissans, faute d'air, n'eurent pas la force de se soulever : les mères voulaient pleurer, la misère avait tari leurs larmes. Ils virent une femme qui approcha son enfant de son sein, il n'y avait plus de lait; quelques momens après, il ne répondait plus à

ses baisers; elle le serrait contre elle, il était froid. Quand Nara-Mouny remonta sur le pont, il ne dit qu'une parole : « Ce spectacle est bien horrible, mais il y a quelque chose de plus horrible encore, ce sont les hommes qui le donnent au monde sans remords et sans pitié. Oh! mon Dieu, ne fais pas un miracle, donne-leur seulement un cœur comme aux autres hommes. »

Le capitaine se détourna de sa route et conduisit le navire à Sierra Leone, où l'équipage fut livré à toute la rigueur des lois. Six semaines après, le brahme était sur les côtes du Brésil, devant la belle ville de Fernambouc où l'on devait charger des cotons.

Nara-Mouny fut émerveillé de l'abondance et de la beauté de ces terres nouvelles; une seule chose l'affligea, ce fut l'esclavage : il comprit qu'il s'éteindrait quand les hommes seraient bien convaincus de cette maxime qu'il avait lue dans un livre d'Europe :

Le travail de l'esclave est infiniment moindre que

celui de l'homme libre, et la consommation de l'un est égale à celle de l'autre.

Comme le brahme allait toujours cherchant la sagesse des peuples, il s'adressa à plusieurs habitans qui l'adressèrent à leur tour à un vieux colon demeurant assez loin dans la campagne où il cultivait un défriché au milieu des forêts, ainsi que cela arrive si souvent dans ces contrées, où l'on voit s'élever les merveilles de l'industrie à côté des grandeurs sauvages d'une nature qui n'a point encore été tourmentée.

Le vieux colon accueillit fort bien le brahme, car il y a entre ceux qui cherchent la sagesse et ceux qui cultivent la nature une secrète et touchante harmonie.

« Dans ma jeunesse, lui dit-il, j'ai beaucoup voyagé, parcourant comme vous l'univers et cherchant les sciences qui pouvaient améliorer le sort de l'humanité : j'ai vu qu'il y en avait deux auxquelles se rattachent toutes les autres : la connaissance de l'homme, la science de la

nature. C'est celle-là que j'ai choisie. Je me suis retiré dans cette solitude pour l'étudier; mais mon cœur est toujours parmi les hommes que je voudrais rendre plus heureux. C'est par mon expérience que je les instruis , et il n'y a pas de jour que je ne sois émerveillé des biens que la terre prodigue à l'homme dans ce beau pays. » Il lui prouva alors, en lui montrant son habitation, que rien ne manquait à sa subsistance, et que la nature lui accordait tout avec une profusion à laquelle il était bien loin de songer en pénétrant dans ce lieu sauvage. Sa cabane ressemblait aux chaumières de nos paysans ; mais les feuilles de palmiers qui formaient le chaume lui donnaient une sorte d'élégance et charmaient les yeux par leur régularité. Le portique était formé par quelques cocotiers, croissant au hasard et joignant dans les airs leurs tiges que le vent avait inclinées en sens divers lorsqu'elles ne pouvaient encore résister à ses efforts : — Quand les voyageurs se seraient plu, lui dit le solitaire, à exagérer l'u-

tilité de cet arbre, il n'en est pas moins un des plus précieux que j'aie trouvés en cet endroit. Dans une seule de ses noix, je trouve un vase commode, un fruit nourrissant, un lait assez agréable; son feuillage, comme vous le voyez, a servi à recouvrir mon habitation, et maintenant il la protége encore, orné de toute la magnificence de la végétation; mais ce dont je ne puis m'empêcher d'être surpris, c'est qu'il n'ait fallu à cet arbre que six ans pour parvenir à une hauteur qui étonne vos regards: une noix commence souvent sur les bords de l'Océan ce prodige que les flots ont favorisé. Ce que j'admire le plus, dans ce roi des palmiers, c'est que sa majestueuse élévation ne nuit point aux arbrisseaux les plus humbles, ou aux plantes que la Providence a faites pour tapisser la terre de leurs rameaux flexibles, elle les protége au contraire. Les palmes des cocotiers s'élancent vers le soleil, et bravent ses rayons, que leur verdure éternelle reflète en s'environnant d'une auréole de lumière.

Par un heureux hasard, ce terrain sablonneux, où vous voyez croître ce superbe palmier, convient également à une courge dont l'utilité est plus bornée, mais que je sais apprécier à cause de ses dons; je trouve ici des vases moins solides, mais ils sont de toutes les dimensions, et leur forme variée les rend propres à une foule d'usages différens. Plus loin; le manioc étale sa tige d'un vert obscur, et prévient les animaux par cette couleur contre ses funestes propriétés (1); moins prompt à croître que le blé, il le remplace dans nos climats, et l'industrie de l'homme a su lui procurer une nourriture salutaire où se trouvait un poison mortel. Le maïs est aussi précieux, et sa culture est facile : on ignore dans vos climats tous les avantages qu'il peut offrir; son grain, quand il a fermenté dans l'eau, se joint

(1) Le manioc, qui nourrit plusieurs millions d'hommes, a des qualités vénéneuses quand il n'est pas convenablement préparé et dépouillé par le feu de ses sucs dangereux.

au jus de la canne, et fournit un breuvage dont l'usage n'est point assez répandu. L'igname semble être, comme la patate et la banane, un pain tout préparé par la nature, et le feu lui donne une saveur exquise; vous ne trouverez pas ici ce qui est un bienfait et un perfectionnement de l'agriculture : je ne fais produire à la terre que ce qu'elle peut m'offrir, sans exiger beaucoup de peine. Vous voyez l'ananas, et vous souriez; à peine lui ai-je prêté mon secours depuis que sa tige s'est élevée à quelques pouces du sol fertile qu'il embellit maintenant de son fruit d'or et de sa couronne de verdure. Cette plante que vous foulez aux pieds, que tous les étrangers méprisent, assure cependant ma subsistance plus que les autres végétaux dont je suis environné; l'orage peut les renverser, le soleil brûlant de ces climats peut les flétrir pour toujours; mais si je broie la racine du sinapou, et la répands dans les eaux, frappés soudain d'un mortel engourdissement, arrachés à leurs grot-

tes profondes, les poissons viennent à la surface du fleuve et meurent sans être malfaisans, malgré le poison qui leur ravit l'existence. Tous les végétaux que m'a prodigués la nature, et que j'ai rassemblés dans ces lieux, ont leur utilité. Voyez ces agaves superbes, qui élèvent dans les airs une tige pyramidale, et qui forment des haies impénétrables; leurs piques immobiles de verdure ne sont point seulement destinées à les garantir de la voracité des animaux sauvages; séchées comme le chanvre, et plongées dans le fleuve, elles m'offrent les fils les plus fins et les plus flexibles; elles me donnent la facilité de tendre des lignes, de faire des filets, de me procurer des liens solides, et de me passer enfin des toiles que m'envoie l'Europe, si mon industrie égalait la prévoyance de la nature. Cette espèce peut me fournir aussi, comme dans le Pérou, un vin agréable et rafraîchissant. Ne croyez pas que, quand le soleil a disparu, je sois contraint à me livrer au repos, comme les hôtes

des forêts : plusieurs arbres sont destinés ici à remplacer la graisse des monstres marins, ou la cire des abeilles ; le copahiba me donne une huile parfumée ; je puis former, avec l'espèce de vernis qui recouvre les feuilles du carnahubas, des cierges d'une blancheur éclatante. Mais si une lueur plus faible et plus durable me convient pendant les nuits où gronde la tempête, le caoutchouc, transplanté des rives de l'Amazone et du Paranna, me donne la gomme élastique qui, prenant sous mes doigts la forme d'un cône, surnage au-dessus de l'eau et brûle jusqu'au lever du soleil. Ah ! ne pensez pas que la solitude amène l'ennui ! La Providence, en subvenant à mes besoins, n'a point négligé mes plaisirs. Par la quantité de végétaux consacrés à l'utilité, vous pouvez juger du nombre de ceux qui ne sont destinés qu'à embellir le paysage ; tous les jours, j'admire leur magnificence et leur diversité. Ce n'est pas comme dans les forêts de l'Europe, où les mêmes arbres frappent presque toujours les

regards; il faudrait ici retenir sans cesse de nouveaux noms. L'admiration ne se lasse point, lorsque ce sont les objets de la nature qui l'excitent; aussi, quand j'ai contemplé quelque temps les masses imposantes qui déploient devant moi leur majesté, j'observe tous les traits de la scène que j'ai sous les yeux: un vieil arbre, couvert de tout le luxe d'une végétation étrangère, arrête quelquefois aussi long-temps mes regards que les spectacles les plus merveilleux des hommes. Voyez ce vignatico que son propre feuillage abandonne; les mousses, les fougères, les cactus, les bromelias, les caladium, le couvriront d'une verdure éclatante, long-temps après qu'il ne sera plus: nourries par la chaleur et par l'humidité, ces plantes laissent tomber leurs rameaux, élèvent leurs tiges, mélangent leurs fleurs et leurs feuillages dans un admirable désordre; elles pareront encore long-temps après sa mort l'arbre qui les soutint; elles feront reconnaître la place où il s'élevait, comme ces utiles végétaux, que je

cultive, diront un jour que j'ai vécu dans ces lieux : mais, ajouta t-il en portant des regards enthousiasmés sur le paysage d'alentour, je ne vous ai point encore parlé de toutes les jouissances que la Providence m'a réservées dans cette solitude. Je n'ai pour temple que la voûte du ciel; d'autres portiques que ces forêts; d'autres autels que ces rochers; et seul ministre de ce temple auguste, j'y fais entendre chaque jour les accens de ma reconnaissance; je m'écrie quelquefois : Oui, quand Dieu créa l'univers, il jeta sur cette contrée un regard favorable! toute la nature s'en embellit, le fleuve arrêta ses mugissemens, la forêt se dépouilla de sa trop sombre horreur, la colline s'opposa à la fureur des vents. Un autre regard en fit un séjour de délices; le soleil d'une saison para les arbres des fleurs les plus belles; l'automne les chargea des fruits les plus savoureux; les oiseaux égayèrent la forêt par leurs chants, les animaux bondirent dans la campagne. « Que ce séjour, dit-il, soit l'asile

du repos; l'innocence pourra s'y réfugier; et si l'homme le découvre un jour, qu'il y cherche les grandes vérités que je dis par les champs, par les bois, par les collines, et qui doivent remonter dans un concert éternel de la terre vers les cieux (1).

« Mais, continua le colon brésilien, après un pieux silence durant lequel il était évident qu'il cherchait à revenir à des idées moins solennelles, on ne vous a point trompé : après la découverte d'une utile production des forêts, ce que je préfère au monde c'est le souvenir d'une maxime perdue dans le cœur d'un homme, ou que les hommes ont oubliée. Ces fruits, ignorés de la sagesse, me paraissent dignes d'être recueillis, comme on recueille les conseils sévères de l'expérience ou les paroles in-

(1) Cet épisode, où j'ai essayé de faire comprendre les admirables ressources de la nature dans certaines contrées, a déjà figuré dans un de mes autres ouvrages; mais j'ai préféré reproduire ce qui avait été écrit sous l'impression immédiate du moment, que d'introduire de nouvelles descriptions.

dulgentes d'un ami. Il me semble aussi que, dans ces pays nouveaux, habités par tant de races différentes, tous les hommes doivent être interrogés. Quelquefois, en voyant des arbres de l'Inde et de l'Arabie, hôtes heureux qui fleurissent parmi nos beaux palmiers, je me demande pourquoi l'on dédaignerait d'interroger la fière sagesse de l'Indien sauvage, et la facile naïveté du Noir, qui instruit par l'élan du cœur, s'il n'instruit pas par le raisonnement. Pour moi, j'interroge donc les Noirs et les Indiens, comme j'interroge les savans Allemands, les graves Anglais et les hommes que j'aime parmi tous les hommes, les bons et indulgens Français.

» Où trouverez-vous, dites-moi, une parole plus douce pour les vieux chefs d'une famille nombreuse que cette parole du Noir :

Si vous voyez votre père et votre mère infirmes, exposés à l'ardeur du soleil, portez-les vers un endroit couvert, ou déracinez un jeune bananier, et

lantez-le derrière eux, afin qu'ils soient protégés par son ombre.

» Ne trouvez-vous pas que les hommes qui vont chercher de l'or, de l'ivoire, des gommes précieuses, au pays où l'on dit de telles paroles, ne feraient pas bien d'en rapporter aussi quelques-unes de ses maximes? ce serait un baume guérissant les plaies de l'ame; les leurs enveniment d'autres plaies.

» Dernièrement, le croiriez-vous, deux nègres Ghiolofs m'ont remis à la mémoire une loi de Lycurgue, en rappelant une querelle dont les faits ne m'étaient pas bien connus.

Si tu rencontres ceux pui se disputent, *disait le plus âgé au plus jeune*, tu peux te mettre d'un parti; mais au moins dis la vérité.

» C'est le même philosophe nègre qui instruisant dernièrement ses enfans dans sa cabane enfumée, leur répétait encore cette maxime de son pays qu'il avait le droit de citer; car tout respirait autour de lui l'abon-

dance, et l'on voyait au premier coup d'œil qu'il n'avait pas craint de demander par le travail ce que la nature n'avait pas pu lui refuser.

Si tu aimes le miel, ne crains pas les abeilles.

Il ajouta :

Celui qui essaie de mordre dans le fer n'a pas d'épis à manger.

et il présentait ainsi un court tableau des misères du paresseux, de même qu'il faisait comprendre sa honteuse inutilité en ajoutant :

Le moineau aime le mil, mais il ne laboure pas.

Mais la plus belle maxime de mon sage à la peau d'ébène, c'est ce proverbe qu'il aimait à redire, et qui peignait la douce paix qu'on lisait toujours dans ses yeux.

Le bonheur qui vient du cœur et qui se lit sur le front ne peut s'effacer.

« Je vous ai parlé des proverbes américains.

Hélas! nos pauvres sauvages ont trop de misère pour chercher à conserver la sagesse de leurs pères, eux qui déplorent sans cesse la vie qu'ils leur ont donnée; cependant ils méditent encore quelques belles paroles dans leurs grandes forêts; ils ont une merveilleuse idée du Créateur, qui a paré leurs déserts; et les hommes les plus misérables retrouvent toute leur grandeur, quand ils élèvent leurs pensées jusqu'à Dieu; mais ces pensées leurs paraissent trop graves pour être discutées frivolement et sans qu'on soit recueilli; aussi les conservent-ils dans leur cœur, comme en une arche sainte ouverte seulement à l'œil perçant qui voit tout. L'un d'eux me disait dernièrement : « *Frère, le grand esprit ne veut pas être l'objet d'une conversation familière,* » et il se tut : c'est ce silence qui a trompé tant de voyageurs ; il n'y a point de peuples athées. »

Quelques jours après cette conversation avec le bon solitaire, Nara-Mouny retourna à bord, et, les vents étant favorables, on doubla rapi-

dement le cap Horn, dont la tête chenue termine d'une manière si imposante cette grande terre de l'Amérique, qui offrira bientôt, au milieu d'une nature inculte, toutes les merveilles de la civilisation.

En passant devant Sainte-Hélène, comme le brahme contemplait cet autre géant des mers, un proverbe énergique et triste lui revint à la pensée : c'était celui de Napoléon.

Chaque jour suffit à sa peine (1).

« Hélas ! dit-il, lorsque sa voix puissante le prononçait, il abattait les armées, il défaisait les rois. Chaque journée suffisait toujours aux vastes pensées du génie. Mais plus tard ce fut une parole de résignation. Paix à son ombre ! »

Après avoir été arrêté par un de ces longs calmes qui désolent si souvent le voyageur dans les mers des tropiques, après avoir lutté contre un de ces terribles orages qui l'attendent en doublant le cap de Bonne-Espérance,

(1) Il l'avait emprunté à l'Évangile.

Nara-Mouny aborda enfin aux côtes du Bengale.

Quand il vit ces gracieux cocotiers qu'on aperçoit à l'horizon avant de découvrir le rivage, son cœur battit violemment. Il était riche de sagesse et d'expérience, mais aussi il était plein de crainte de ne plus trouver ses amis comme il les avait laissés. Darma-Vaty était bien vieux, Parvaty était bien jeune; auraient-ils attendu tous deux son retour ? l'un pour aller goûter dans un séjour meilleur le prix de cet amour qu'il avait voué au genre humain comme un héritage du ciel qu'on doit lui rendre, l'autre pour unir sa destinée à une destinée plus heureuse et moins errante que la sienne. Il ne pouvait s'empêcher de se répéter à lui-même : Quand l'arbre qui soutenait une liane est déraciné, il lui faut bien un autre appui, et elle jette ses fleurs sur le rameau qui s'incline près d'elle... Il n'avait pas que cet unique motif d'anxiété.

Ce qu'il voyait dans son pays, après avoir

été témoin des effets de la civilisation européenne, l'étonnait et l'attristait à la fois; la nature y était toujours active et l'homme toujours indolent. Ces institutions qui se soutiennent aux Indes depuis des siècles, sans varier malgré les conquêtes et malgré les années, ces institutions ne lui parurent plus aussi sages, puisqu'elles frappent la société d'une immobilité invariable; enfin, s'il faut tout dire, le maintien des quatre castes qui divisent irrévocablement la société de l'Inde, lui parut le plus terrible des préjugés, puisqu'il arrête individuellement l'homme, et l'empêche de se perfectionner (1).

(1) Les quatre castes de l'Inde sont divisées ainsi : les *Brahmes* ou *Brahmanes* occupent, comme nous l'avons déjà dit, le premier rang, et s'occupent de tous les objets du culte; les *Kchatriyas* remplissent les emplois militaires; la troisième caste est désignée sous le nom de *Véichyas*, et renferme tout ce qui est marchand ou cultivateur; la caste des *Soudras* fournit les artisans et les domestiques : ces quatre classes n'empiètent jamais l'une sur

Un jour, en remontant le Gange, à l'heure paisible où tout commence à être repos, calme, bonheur dans la nature, à l'heure où le cokila, le rossignol des Indiens, fait entendre encore un doux concert pour célébrer les dernières clartés du soleil, qui meurent avec ses chants, il aperçut un bûcher, et il frémit; car on lui avait affirmé que les Anglais étaient parvenus à abolir ces sacrifices terribles, où une femme pleine de vie meurt au milieu des flammes sur

l'autre. Les *Parias* ne forment pas une caste, mais ils se composent de tous les individus hors de caste; et le plus grand déshonneur pour un Hindou, à quelque rang qu'il appartienne, c'est de perdre sa caste. J'entends d'ici des doctes qui me disent: Vous avez fait voyager un brahme, et les brahmes ne voyagent jamais. Je répondrai qu'un des prodiges de notre siècle, c'est de voir les brahmes voyager, et se mêler à la civilisation européenne; et que, si le fameux Ram-Mohun-Roy, qui est venu dernièrement à Paris, ne parcourait pas la terre précisément pour ramasser des proverbes, il s'enquérait, à coup sûr, de tous les détails de notre morale. Malheureusement, ce philosophe hindou est mort depuis quelques mois.

le cadavre de son mari. Il s'approcha de la jeune brahmine qui allait consommer la *suttie*(1), et immoler son existence dans d'horribles tourmens au souvenir d'un amour qu'elle n'avait peut-être jamais éprouvé : il l'avait connue autrefois, et des larmes mouillèrent ses yeux. Malgré la foule qui l'environnait, il ne put s'empêcher de lui demander si elle ne regretterait pas ses enfans ? « Que veux-tu, brahme ? tu es le premier que j'aie vu ému en songeant à ma destinée. On nous promet le bonheur dans le ciel, et sur la terre on nous réserve l'éternelle infamie. Le choix

(1) Les Anglais ont fait jusqu'à présent d'inutiles efforts pour abolir ces sacrifices odieux qu'on désigne sous le nom de *suttie ;* ils exigent que la femme qui se brûle accomplisse ce sacrifice de son plein consentement, et si elle s'échappe du bûcher, elle trouve protection dans leurs lois ; mais ces moyens répressifs n'ont eu que de bien faibles résultats. Dans ses petites possessions aux Indes, le gouvernement français a dernièrement accordé une pension à une veuve hindoue qu'on avait arrachée au bûcher.

ne peut être douteux. » — Et la jeune veuve tomba quelques instans dans une morne rêverie.

« — Mais, laisse-moi, continua-t-elle ; je n'ai plus que quelques instans à donner à la terre et ils doivent être consacrés à celle qui me doit la vie. » Alors faisant venir un jeune enfant, couché dans un berceau tout parfumé des fleurs du mâlicâ, elle le couvrit de mille baisers et lui offrit son sein ; puis quand l'innocente créature eut achevé de puiser un lait pur à cette source qui allait être bientôt tarie, elle sourit à sa mère de ce sourire qui est un langage céleste entre la mère et son enfant. La brahmine la recoucha dans son petit lit, en attachant sur elle des regards, où on lisait toute l'ardeur d'un amour de mère qui donnerait mille existences pour son enfant, et toute l'angoisse d'une pauvre femme à qui on ne veut pas même laisser quelques instans de vie pour se rassasier de ses baisers.

Quand la jeune veuve eut par quelques

sourires d'amour, mêlés à bien des larmes, parlé à son enfant le langage muet qu'elle comprenait si bien depuis quelques mois, elle laissa tomber ces dernières paroles de son cœur, comme si la pauvre petite les eût comprises : « Adieu, enfant ! demain tu auras Brahma pour père, et tu auras pour mère la nature qui nourrit les petits oiseaux des champs; mais quand tu souriras, ce ne sera plus une mère qui viendra répondre à tes sourires ! Bienheureuse si un gai rayon de soleil vient répondre à tes douces joies ! — Quand tu pleureras, ce ne sera plus ta mère qui viendra essuyer tes yeux ! que le vent caressant du soir les sèche du moins pour moi ! — Ils disent que je vais au ciel rejoindre ton père, mais le ciel était pour moi près de ton berceau : une mère n'en rêve pas d'autres. Hélas! tu es une fille et tu es consacrée à la douleur ! commence ta carrière ; ta mère a fini la sienne. — Quand tu ne seras plus tout petit enfant, ma fille, il faudra apprendre à compatir aux

maux des autres ; car, vois-tu, c'est la destinée de la femme : aimer et souffrir, et souffrir pour consoler. Quand tu seras une belle et brillante jeune fille, il faudra de la pitié qui console faire la première vertu ; il y a des jours bien mauvais dans la vie ou c'est tout ce qui reste à l'homme des biens que Brahma lui donne, ou de ceux que la fortune lui a laissés. Va, ma fille, souris toujours, comme tu souris maintenant, à ceux qui t'environneront... Les larmes solitaires, garde-les pour toi : pleure et prie, mais loin des hommes. Oh ! si j'avais pu te voir belle, caressée, entourée d'amour, je t'aurais dit : pleure dans mon sein ; résigne-toi sur mon cœur ! Mais tu n'auras pas de mère ! et nulle ne t'aimera pour toi, comme une mère t'aurait aimée ! Aimable enfant ! le soir de ton printemps viendra, tu seras mère à ton tour ; que ton époux ne t'appelle pas au ciel trop vite. N'aie pas à contempler un sourire comme celui que je vois !.... Écoute ! ils m'appellent ! Écoute bien.... Quand tu seras

mère, dis à ta fille : la plus sainte vertu de la femme, c'est de toujours pardonner. »

Nara-Mouny n'eut pas la force d'en entendre davantage, il s'éloigna avec une profonde douleur, et il commençait à voguer de nouveau sur la Gengc quand les gémissemens de la victime frappèrent ses oreilles; ils se mêlaient aux bruits des cymbales et des tamtam qui étouffaient ses cris.

Quelques lieues plus loin, Nara-Mouny arriva près d'une pagode où l'on célébrait la fête de la déesse Ganga. Ce fut alors qu'il sentit combien la comparaison de certains usages avec ceux d'autres peuples pouvait faire paraître absurde ce qu'on avait le plus vivement admiré. En voyant ces malheureux qui se sont condamnés volontairement aux plus douloureux supplices, il détournait les yeux en frémissant. Il comprit qu'il en est de l'expérience des voyages, comme de l'expérience des siècles, qu'elle fait voir les mêmes objets avec des yeux bien différens. En effet, le rivage était

couvert de pénitens qui rivalisaient dans l'invention des tortures, comme d'autres hommes dans l'invention des plaisirs; les uns se faisaient suspendre devant une idole au moyen d'un crochet qui leur traversait l'épaule, et dans cet état ils se balançaient tout sanglans, en chantant des hymnes en l'honneur de Brahma; d'autres avaient promis de ne pas desserrer le poing, et ils tenaient si bien leur parole, que leurs ongles, semblables aux griffes de quelque bête fauve, avaient traversé leur main. Il y en avait qui se tenaient des heures entières la tête renversée; et il reconnut, parmi ses anciens amis, un brahme qui portait autour du cou une grille de fer en forme de fraise, tellement démesurée, que ne pouvant plus faire usage de ses mains il serait mort de faim et de soif, sans l'assistance de ses voisins. Les plus modérés devaient étendre leurs bras toute leur vie, et ils se les faisaient attacher à un mur pour leur ôter toute flexibilité. Leur ambition était de

ressembler à la pierre, et leur honneur consistait dans l'immobilité d'un rocher (1).

Nara-Mouny regarda ces malheureux avec une profonde pitié. « Le dieu que j'ai appris à servir, dit-il en lui-même, n'est point si exigeant : on l'adore en pratiquant les sacrifices commandés par la conscience, et les sacrifices qu'il exige ne sont jamais sanglans. »

Rempli de ces émotions si différentes, le jeune brahme arriva à l'embouchure de la rivière qui conduisait à l'habitation du vieux Darma Vaty. Il semblait à Nara-Mouny que les oiseaux accueillaient plus gaiement sa venue, et que les fleurs mêlaient plus doucement leurs parfums aux émanations des bois que dans les autres contrées; les troupeaux bondissaient entre les palmiers du rivage, et mille joyeux accens fa-

(1) On trouve, dans une foule de relations, le détail varié de ces étranges supplices que s'imposent les joguis ou pénitens indous, et il est aisé de voir ces diverses pénitences, et d'autres plus bizarres encore, représentés dans divers manuscrits indiens.

tiguaient l'écho. Il aperçut enfin les cocotiers qui entouraient la demeure du vieux brahme : tout y était plus animé encore ; les oiseaux plus gais ne s'effrayaient pas à la vue de l'homme ; les antilopes, au lieu de fuir, accouraient pour être caressés. Un air d'abondance, de repos, de paisible félicité, semblait dire à l'homme : réjouis-toi, puisqu'ici toute créature vivante se réjouit auprès de son ami.

« Ah ! dit en débarquant le jeune brahme, c'est bien ici la demeure du juste ; la demeure de celui qui ne cesse de pratiquer la plus belle maxime que j'aie trouvée dans mes voyages. Son cœur, je le vois bien, la lui a révélée. La nature entière me le dit, et il n'y a qu'elle qui ne trompe jamais !

« Oui, tout ce qui existe le répète comme une hymne de reconnaissance qui sans cesse le remercie. »

Comme le jeune brahme achevait ces mots, le soleil était à son déclin, le jour était beau, mais il allait finir. Il y avait quelque chose de

doux et de triste dans ce repos. Il sentit qu'il fallait se hâter. Bientôt il entra dans l'habitation du vieux brahme, à qui un serviteur fidèle s'empressait d'annoncer sa venue.

Mais, hélas! le spectacle qui frappa ses regards était imposant et triste, comme le soir de ce jour qu'il avait vu si beau. Le vieillard n'avait plus de force que par son ame, et cependant il y avait encore de la joie dans son regard et de la reconnaissance pour Dieu dans sa voix. Il semblait unir ces deux sentimens en contemplant Parvaty qui l'entourait de ses soins. Une expression plus vive de satisfaction brilla encore dans ses yeux, quand il vit entrer Nara-Mouny. Il l'appela mon fils, et l'entoura de ses vieux bras, qui cherchèrent à le presser sur un cœur où nulle mauvaise pensée n'avait osé germer.

« Mon père! dit le jeune brahme, après l'avoir embrassé en pleurant et après lui avoir demandé la bénédiction du retour, mon père, la plus belle maxime que j'aie rencontrée, c'est

celle que vous pratiquez depuis de longs jours, c'est celle qui vous donne ce repos, c'est celle qui vous fait oublier la douleur! Oh! vous la trouverez assez belle pour me donner Parvaty! »

Le jeune brahme ouvrit alors son livre, et le vieillard put y lire :

Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît.

Darma dit doucement au jeune homme : — « Je la connaissais, mais je voulais te la voir découvrir, et t'apprendre à la pratiquer. Va, ma fille est à toi, et ton plus grand trésor de sagesse, c'est celui de tes actions. Tu as compris ce que le monde t'a enseigné. Que Dieu te récompense maintenant par une compagne qui vive de ton existence, qui sente ce que tu as senti.

» Mais, continua le vieillard, les maximes que tu as rapportées, tout en convenant à chaque homme qu'elles instruisent, s'adressent aussi à la grande famille; elles appartiennent

à l'humanité entière : en voici, mes enfans, quelques-unes dont l'expérience de la vie m'a démontré l'excellence, et elles ne sont pas moins utiles à mes yeux, puisqu'elles peuvent devenir le gage de votre bonheur intérieur.

» Dans les liens que vous venez de former, la précieuse maxime qui peut faire trouver le repos, c'est celle qui rappelle le mieux l'indulgence réciproque que se doivent deux époux qui sont devenus deux amis. Croire que nul moment de pénibles dégoûts, nulles taches dans une belle vie, ne viendront obscurcir la félicité que vous pouvez attendre, ce serait comme les *vaines espérances*, *le songe de gens éveillés;* on ne saurait le trop répéter : *les vertus du ménage sont d'autant plus difficiles qu'on en a plus souvent besoin;* mais croire que vous pouvez vous pardonner réciproquement vos défauts, c'est ce que j'espère, dès à présent, surtout si vous avez présens à la mémoire les conseils d'un vieux letttré Chi-

nois, dont j'ai médité les leçons pour vous les transmettre.

Se faire aimer de son mari et le rendre fidèle n'est rien au prix de lui persuader tous ses devoirs à force de s'en faire estimer.

Ne vaut-il pas mieux payer à sa femme, en complaisances pleines de tendresse, l'amour et la vertu qu'on lui demande, que d'acheter du repos de toute sa vie les larmes qu'on lui fait verser ?

« Toutes les vertus domestiques vous paraîtront donc faciles à l'un et à l'autre, avec des souvenirs d'indulgence, comme tous les sacrifices vous sembleront aisés avec le souvenir de la tendresse que vous vous devez. Certes, il y a un *bien*, plus grand que tous les biens de la terre, continua le vieillard, en portant vers Parvaty des yeux humides de tendresse, et qui semblaient la bénir par le regard, des soins qu'elle avait prodigués à sa vieillesse ; ce bien je l'ai possédé, et il a donné le repos à mon cœur, comme il a donné la paix à ma maison. Une grande douceur intérieure, une vie plus facile, une active bienveillance est née

de la tendresse de ma fille pour son père, et de son affection pour tout ce qui l'entourait.

» De cette paix de mon intérieur est née la paix de mes voisins, l'exemple a été imité parce qu'il était facile, et que le bonheur le suivait. Quand vous aurez des enfans, peignez-leur donc ce calme bienfaisant qui m'a tant de fois consolé; dites-leur qu'au lieu de grandes richesses je leur ai laissé une pensée : *Le seul coupable auquel on ne doit pas d'indulgence, c'est soi-même;* et que le repos du dernier jour, c'est ce sentiment qui me l'a donné. »

Après ces paroles, le jeune brahme et Parvaty reçurent la bénédiction qui les unissait.

Il y eut un petit moment de silence solennel, car les cœurs des deux jeunes époux étaient tristes dans leur joie, ils voyaient que l'ombre de la mort planait au-dessus du vieillard, et qu'elle allait le frapper.

La nuit se passa en conversations douces et tranquilles, comme celles d'amis qui vont se quitter, sachant toutefois qu'ils doivent bientôt

se retrouver aux mêmes lieux. Mais au matin le vieillard se souleva lentement du lit où il était couché, et il dit aux deux jeunes gens qui étaient devenus ses enfans : — « Je veux voir encore la lumière qui éclaire le monde, comme j'ai entendu la sagesse qui éclaire les nations. »

Alors Nara-Mouny écarta la natte de palmier qui cachait le soleil levant, et le vieillard contempla la campagne enveloppée d'ombre et de lumière, qui se déroulait au loin. Les palmiers frémissaient, doucement inclinés par la brise du fleuve; on eût dit qu'ils saluaient par leur murmure le départ d'une ame heureuse. Mille parfums s'élevaient au ciel, avec ces bruits légers, et les rayons du soleil, brisés par les branches de l'arek et du bananier, se jouaient au-dessus de la tête du vieillard, comme une auréole sainte.

Le vieux brahme jeta sur la campagne un de ces regards pénétrans, qui s'animent des derniers élans de la vie, et qui semblent déjà

tenir du ciel le droit de voir un moment dans l'avenir.

Il aperçut dans la plaine un brahme, un Frangui et un musulman, qui paraissaient contempler cette nature, qui allait s'éteindre pour lui, et qui devait se renouveler bien souvent pour eux, car ils étaient jeunes comme le matin de ce beau jour.

Darma-Vaty regarda quelque temps tout ce qui s'offrait à ses regards, puis il parla d'une voix forte, comme on dit souvent une dernière parole de tendresse. — « Adieu, belle nature, portiques de verdure, que Brahma couvre de fleurs, voûte céleste, qui cachez d'autres merveilles, doux langage des oiseaux, doux parfums de la terre, qui tenez votre douceur du ciel, adieu..... Je ne puis retenir quelques larmes au départ, comme l'aurore qui monte au ciel, laisse tomber quelques gouttes de rosée sur la terre..... Qui ne pleure pas ses anciens jours? qui n'a étouffé quelques soupirs en

quittant une pauvre habitation pour aller contempler même les merveilles de Lâhor ? »

Mais, je le sens bien, je quitte la terre au moment où de grandes choses vont y être opérées. Nara-Mouny, cette sagesse de tous les peuples que tu as rapportée, cette sagesse va circuler parmi tous les hommes. Ces trois jeunes gens que j'aperçois dans la plaine, et qui se reposent maintenant entre ces deux palmiers, comme dans un temple, d'où ils saluent le lever du jour; ces trois hommes, unis maintenant, seront l'image de l'humanité lasse de combattre, et comprenant enfin la fraternité de l'immense famille. Les merveilles qui se passent dans le pays du Frangistan me le font sentir, les préjugés terribles de l'ignorance vont s'éteindre; il n'y aura bientôt plus de distance pour les hommes, ils comprendront la sainte volonté du ciel dès qu'ils se seront entendus. Cette volonté, Nara-Mouny, elle est dans ces paroles que vous avez recueillies,

aussi ne vous lassez pas plus de les répéter, que le soleil ne se lasse d'éclairer la terre.

Les grands fleuves, les gros arbres, les plantes salutaires et les gens de bien, ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour rendre service aux autres.

Comme la terre supporte ceux qui la foulent aux pieds, et lui déchirent le sein en labourant, de même devons-nous rendre le bien pour le mal.

Fais le bien, et ne regarde pas à qui.

Le plus près que l'homme puisse approcher du bonheur dans la carrière de la vie, c'est de posséder la liberté, la santé, et la paix du cœur.

Le vieillard se recueillit comme pour rappeler à sa mémoire les souvenirs qui allaient s'échapper, et il prononça ces deux maximes, qu'il avait bien le droit de répéter, car il les avait pratiquées toute sa vie.

Fais à autrui ce que tu voudrais qui te fût fait.

Il murmura encore en expirant :

Pardonne à tous, et rien à toi.

FIN.

aussi ne vous lassez pas plus de les répéter, que le soleil ne se lasse d'éclairer la terre.

Les grands fleuves, les gros arbres, les plantes salutaires et les gens de bien, ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour être utiles aux autres.

Comme la terre supporte ceux qui la foulent aux pieds, et lui déchirent le sein en labourant, de [illegible] rendre le bien pour le mal.

Fais le bien, et ne t'inquiète pas du [illegible].

Le plus [illegible] que l'homme puisse approcher du bonheur dans la carrière de la vie, c'est de posséder la liberté, la santé, et la paix du cœur.

Le vieillard se recueillit comme pour rappeler à sa mémoire les souvenirs qui allaient s'échapper, et il prononça ces deux maximes, qu'il avait bien le droit de répéter, car il les avait pratiquées toute sa vie.

Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît.

Il murmura encore en expirant :

Pardonne à tous, et rien à toi.

On lit dans le Journal des débats du 18 Avril 1874.

« Un Brahmane converti est devenu Ministre de l'Eglise Anglicane. Le Révérend Narayan-Reshadri, a prêché le 5 Avril à Kensington, à l'Eglise de la Trinité. Il a raconté dans son sermon l'histoire de sa conversion et a conjuré les assistans de contribuer de tous leurs efforts à propager aux Indes la religion Chrétienne qui est destinée à devenir l'instrument le plus puissant de la civilisation de ce beau pays, où à l'heure qu'il est, les indous trop civilisés pour croire aux Fables du Brahmanisme, se jettent dans les théories philosophiques, ayant pour base le panthéisme ou l'athéisme »

Sentences et proverbes du Talmud et du Midrasch suivis du traité d'Aboth par Moïse Schuhl, rabbin-officier d'académie 1 Vol. gd. in 8. de XII-546 pages. Paris, imp. Nat., 1878, en vente chez Joseph Baer et Cie r. du 4 7bre.

Je regrette singulièrement de ne pas avoir connu ce précieux recueil, lorsque j'écrivis le Brahme Voyageur. On consultera avec fruit sur le traité dont nous donnons le titre un article critique de Mr Franck dans le Journal des savants de Novembre 1878.

Recueil des plus illustres proverbes divisés en trois livres: Le premier contient les proverbes moraux; le second, les proverbes joyeux et plaisants; le troisième représente la vie des gueux en proverbes, mis en lumière par Jacques Lagniet. A Paris, sur le quay de la Mégisserie au fort l'Evêque. — On joint à ce livre: La vie de Tiel Wlespiegle, natif de Saxe, patron des Matois, Paris, Jacques Lagniet 1663 4 parties en 1 vol. in 4.

Les gravures singulières de ce livre, qui dépassent le nombre de 164 se rencontrent rarement au Complet.

—

Ramohun Roy est un hindou voyageur que plusieurs de mes amis ont connu.

Keshub-Chundersen dont parle Mr Ernest Michel - voyage autour du monde 1882, 2 vol in 8 est un Brahme qui a visité egalement l'Europe voy. le T. 2. p. 237.

heureux qui de son espérance
n'étend pas l'horizon trop loin.
Lebrun.

Arabum proverbia vocalibus instruxit, latine vertit, commentariis illustravit et sumtibus suis edidit G. W. Freitag. Bonnae ad Rhenum, 1838-39, 3 vol Gr in 8.

Les soirées de la villa des Jasmins par la Mquise de Blocqueville. - 1874 Didier et Cie 4 vol. Gr. in 8.

Article de Mr Frédéric Béchard, dans l'officiel du 17 Juin. 1876

Le 14 novembre 1878, Mr Ad. Franck lit une étude sur les Sentences, proverbes du Talmud et du Midrasch et sur le traité d'Aboth, à propos d'un ouvrage récemment publié sur ces mêmes sujets par Mr Moïse Schuhl, rabbin officier d'académie. Voir à ce sujet l'officiel à la date indiquée plus haut.

F.

LE

VO